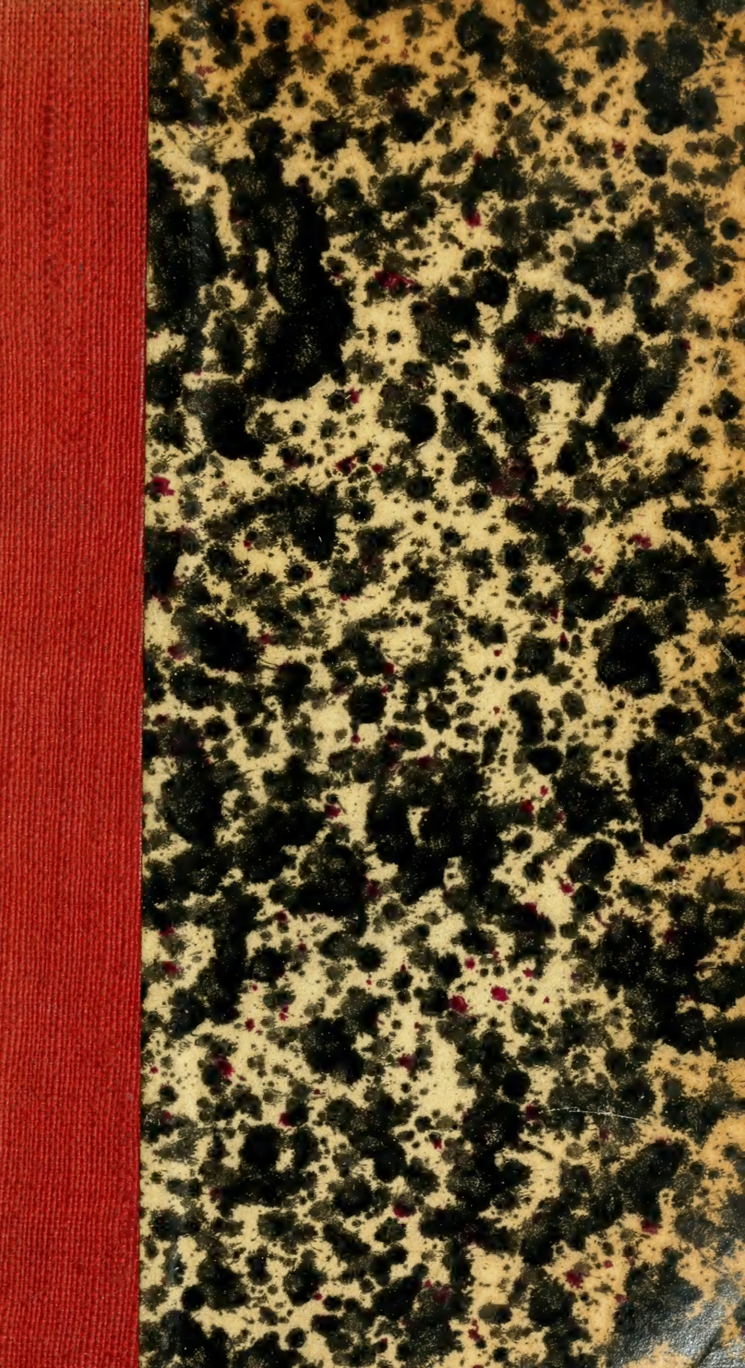
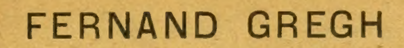



LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
& PHILOLOGIE
25, RUE DE TOURNON, PARIS





FERNAND GREGH

LA CHAÎNE ÉTERNELLE

— POÈMES —

PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1910

à Louis

avec ma très vive sympathie

Fernand Gregh

LA

CHAÎNE ÉTERNELLE

J'ai porté mon chaînon de la chaîne éternelle.

VICTOR HUGO.

DU MÊME AUTEUR

La Maison de l'Enfance, poèmes (1896) .... 1 vol.
La Beauté de Vivre, poèmes (1900) .... 1 vol.
La Fenêtre Ouverte, essais de critique (1901) ..... 1 vol.
Les Clartés Humaines, poèmes (1904) .... 1 vol.
Étude sur Victor Hugo (1904) .... 1 vol.
L'Or des Minutes, poèmes (1905) .... 1 vol.
Prélude Féerique, poème dialogué (1908) .... 1 plaq.

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE :

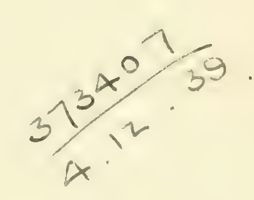
10 exemplaires numérotés sur papier impérial du Japon ;
20 exemplaires numérotés sur papier de Hollande.



FERNAND GREGH

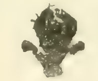
LA
CHAÎNE ÉTERNELLE

— POÈMES —



PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1910



OPTIMÆ CONJUGI

Quand, parfois, encor tout ardent
De quelque strophe poursuivie,
Et sur le balcon m'accoudant,

Au fil d'un rêve qui dévie,
Distrait et pensif cependant,
Je regarde alentour la vie,

Devant une fleur, un caillou,
Moins même, à quelque jeu des brises,
Je sens naître en moi tout à coup,

Comme par invincibles crises
Où monte un vertige un peu fou,
D'immenses et vagues surprises...

Et je vais presque avoir trouvé,
Pour fixer le frisson du monde,
Le grand mot que tous ont rêvé,

Murmure d'une voix profonde
Au timbre parfois avivé
Dans l'âme où le silence abonde...

C'est ce qui n'a pas été dit,
Pourtant si simple et si facile,
Naïf à la fois et hardi,

Éternité d'où nous exile
L'instant vain qui nous étourdit,
Seule dans le temps, comme une île...

C'est ce que n'ont fait qu'ébaucher
Le savant, l'artiste ou l'apôtre, -
Ramenés toujours à chercher

Pourquoi cette vie est la nôtre,
Pourquoi ce coteau, ce rocher,
Pourquoi cet arbre et non un autre...

Et le vent froid de l'infini
Dont l'antique Job se hérisse
M'effleure, comme rajeuni ;

Et j'attends après Béatrice
L'écho, sous notre ciel banni,
De la Parole créatrice !

— Et puis soudain je ne sais plus.
J'ignore de quelle pensée
Palpitaient ces moments élus...

Pour en saisir l'ombre effacée,
J'assemble des mots superflus :
La grande aile auguste est passée !

Et je reste alors incertain,
Ivre, écoutant à la fenêtre
Fuir le souffle épars du destin

Sans doute ailleurs, pour y renaître,
Vers d'autres âmes au lointain,
Vers d'autres univers peut-être...

PREMIER LIVRE

LES AGES PASSÉS

LES NUITS MORTES

Les nuits de Babylone et de Suze et de Tyr,
Les fabuleuses nuits de l'Asie, où les femmes,
Assises sur les toits bleuis, croyaient sentir
Des parfums déferler dans l'air comme des lames,

Les nuits où, du secret des jardins étagés,
Les sanglots des amants confondus sous leurs voiles,
Parmi l'azur qu'au loin contemplaient les bergers,
S'élevaient et semblaient monter jusqu'aux étoiles.

Les nuits mortes dont rêve, aux soirs des tièdes Mais,
Un poète soudain nostalgique, — où sont-elles?
Sont-elles donc vraiment mortes, et pour jamais,
Les nuits qui dans son rêve encor sont immortelles?

Ou bien, si leurs regrets viennent parfois nourrir
D'un beau songe l'avide ennui d'une âme triste,
D'avoir un jour été n'ont-elles pu mourir,
Moments d'un éternel mystère où tout persiste?

Et comme, sur la brise emportés tour à tour,
Des pétales obscurs de roses effeuillées,
Vastes choses, pans noirs du monde, jour par jour,
Aux longs souffles du temps s'en sont-elles allées

Ailleurs, dans un endroit vague et toujours béant,
Accroître, indéfinie et souveraine somme,
L'éternité qu'ici nous nommons le néant,
Parce qu'elle n'a pas de sens aux yeux de l'homme?

Et toutes, quelque part, vivent-elles encor,
Mêlant dans quelque immense abîme leurs ténèbres,
Leur silence, leur ample et magique décor,
Et leurs voluptueux sanglots presque funèbres,

Toutes, avec leurs ciels pleins d'astres abolis,
Avec leurs palais blancs, leurs balcons, leurs terrasses,
Les fantômes épars de leurs amants pâlis,
Et les spectres des dieux qui régnaient sur leurs races?

Et, de ce lieu profond où tout vient aboutir,
Parfois encor, pareils aux odeurs étouffées
Que dans les soirs de Mai l'on pleure de sentir,
Leurs regrets vers nos cœurs soufflent-ils par bouffées,

Les nuits de Babylone et de Suze et de Tyr?

LA PRÉHISTOIRE

A UN AMI

Pauvre homme recouvert d'une lourde toison,
Qui, parmi les chasseurs gorgés de venaison,
Quelque soir, aux derniers reflets d'un soleil terne,
Dessinas sur les murs crayeux de la caverne,
D'un geste où gauchement tâtonnait ton instinct,
La tête d'un beau renne aperçu le matin ;
Toi dont l'âme d'enfant portait d'avance en elle
Tout l'infini de l'art, cette enfance éternelle,
— Sois béni, sous la terre obscure, dans tes os,
Dont sans doute, enfermant ton suprême repos,

Un millénaire humus dissout l'informe reste;
Sois béni, du profond des âges, pour ton geste
Qui renaît, depuis lors, dans chaque effort tenté
Par tes frères, afin d'atteindre la Beauté
Et tous les jours console encore une âme triste,
Rêveur tendre, ô lointain ami, — premier artiste!

PROMÉTHÉE DES CAVERNES

Necdum res igni scibant tractare...

Lucrèce, Livre v.

PROMÉTHÉE DES CAVERNES

Une profonde caverne, où pénètre encore un peu de jour. Des vieillards, des femmes, des enfants y sont pêle-mêle accroupis dans la pénombre. Au dehors, sur un paysage de montagnes et de forêts, la nuit va tomber dans le brouillard.

PREMIER FILS, entrant, avec un geste de découragement.

Les filets sont rompus !...

DEUXIÈME FILS, entrant à son tour, même jeu.

Les pièges sont brisés !...

TROISIÈME FILS, même jeu.

Je n'ai pu parvenir jusqu'aux oiseaux posés
Sur le grand chêne où, près de l'eau, quand la nuit tombe,
La corneille souvent s'abrite, ou la colombe :

Le vent du soir portait les bruits de leur côté...
En vain j'ai pris sous bois un chemin écarté,
Et j'ai rampé vers eux dans la haute bruyère :
Ils se sont envolés à quatre jets de pierre!

QUATRIÈME FILS, entrant à son tour, même jeu.

Les pas qu'au bord du fleuve un renne avait tracés
Ont été ce matin par la pluie effacés :
Je n'ai pas retrouvé sur la grève sa piste...

PREMIER FILS.

La nuit vient...

DEUXIÈME FILS.

Je suis las!

TROISIÈME FILS.

J'ai faim!

QUATRIÈME FILS.

Mon cœur est triste!

LES VIEILLARDS, LES FEMMES, LES ENFANTS, ensemble, avec un long gémissement.

Hélas!

PREMIER VIEILLARD.

Vivre est mauvais, en cet âge, mes fils!
Oui, vivre est plus cruel chaque année!... — Ah! jadis,
En de beaux jours perdus, là-bas, dans le mystère,
On dit qu'un éternel été dorait la terre,
Et que tous y cueillaient le Bonheur merveilleux!...

DEUXIÈME VIEILLARD.

Mais le monde était jeune alors!... Le monde est vieux!
Le mal y règne : il luit dans l'orage, il respire
Dans le vent... Et de père en fils tout devient pire.

UNE JEUNE FEMME, doucement.

Pourquoi gémir ainsi d'un cœur désespéré?
L'Aîné des fils, le fort chasseur, n'est pas rentré.

UNE VIEILLE FEMME, avec un geste de résignation religieuse.

N'attendons rien... Les Grands Esprits nous sont contraire

PREMIER VIEILLARD, se tournant avec colère vers un Adolescent. qui est demeuré seul, muet, dans le fond de la caverne.

Mais toi, tu ne peux donc chasser, comme tes frères,
Au lieu de rester là, tout le jour, à genoux,
Et de heurter, ainsi qu'un enfant, des cailloux!

L'ADOLESCENT, agenouillé devant un tas d'herbes sèches, sans répondre, continue à choquer des silex en se parlant tout bas.

— Quand dans la nuit on frappe une hache de pierre,
Un éclair fait parfois se fermer la paupière,
Soudainement jailli du noir silex, pareil
A quelque rayon mince et brusque du soleil,
Pareil aussi, dans l'ombre alentour déchirée,
Au trait éblouissant de la foudre sacrée...

C'est le Feu, c'est le Feu du Ciel, le Feu divin!...
Si je pouvais — depuis longtemps j'essaie, en vain! —
Si pourtant je pouvais le ravir à la pierre
Où sans doute sa force est encor prisonnière!...
Peut-être, en le mêlant à cette herbe, en soufflant
Aussitôt sur son frêle éclat d'abord tremblant,
Ainsi que fait le vent, parfois, quand il avive
Dans les bois une flamme encor pâle et furtive, —
Qui sait? — je le ferais prisonnier, à mon tour?...

UNE VIEILLE FEMME, regardant au dehors l'ombre qui s'épaissit.

Le soir vient... Un Esprit là-haut reprend le jour.

UNE AUTRE, tendant l'oreille.

J'entends un Loup, tout près, qui piétine et qui flaire...

UN VIEILLARD, tristement.

Voici tomber la Grande Ombre...

L'ADOLESCENT, continuant, à part.

— La Flamme est claire,
La belle Flamme jaune et blanche au cœur vermeil,
Et qui semble soudain rallumer le Soleil !
La Flamme qui, la nuit, met la joie en nos têtes,
Et fait étrangement baisser leurs yeux aux Bêtes !
Si l'on pouvait l'avoir toujours là, sous la main,
Comme un autre soleil prêt à luire !...

UN ENFANT.

J'ai faim!

UN AUTRE ENFANT.

J'ai faim !

LA PLUS AGÉE DES FEMMES.

Hélas ! les glands sont pourris, les racines
Ont séché. Sur les nids, dans les forêts voisines,

Tous les œufs sont vidés : c'est la froide saison.
Et même le quartier saignant de venaison,
La viande gardée à part, où nul ne touche,
S'est gâtée ; et son goût est amer à la bouche.

L'ADOLESCENT.

Lorsqu'aux jours chauds les bois ont pris feu, notre aîné,
En revenant un soir de la chasse, a traîné
Une biche au beau corps, lourde, à peine roidie,
Qu'en sa fuite avait dû surprendre l'incendie.
Quand nous l'avons mangée, encore tiède un peu,
Sa chair, — bien que déjà, depuis la fin du feu,
Le soleil qui baissait au ciel fût le troisième, —
Sa chair était encor bonne, meilleure même...
Et l'on n'en voyait pas couler cet âcre sang
Qui jaillit sur les mains en les éclaboussant
Quand on tranche la chair, — ce sang trop rouge, comme
Celui qui sort parfois des blessures d'un homme,
Ce sang frère du nôtre, et qui me fait horreur !...
Si l'on tenait le Feu captif !... A sa chaleur,

On pourrait doucement brûler la chair des bêtes,
Et longtemps la garder au fond de nos retraites.
Et l'on ne mourrait plus de faim !...

Il recommence à frapper.

Encor !... Toujours !..

UN VIEILLARD, écoutant les bruits du dehors.

Le vent rôde... Le soir tressaille d'appels sourds...

L'ADOLESCENT, recommençant à heurter ses silex.

Encore !... — Ah ! cette fois, comme une ardente flèche,
Une longue étincelle a touché l'herbe sèche...
Déjà, pour diriger son esprit incertain,
Je me penchais... — Hélas ! tout s'est encore éteint !

LE VIEILLARD, à l'Adolescent avec indignation.

Quoi ! toujours ces cailloux aux mains ?... N'as-tu pas honte
De jouer, — quand dehors, dans la brume qui monte,
Ton frère au cœur vaillant chasse encore, là-bas ?...

UNE FEMME, inquiète.

Père, j'ai peur... L'Aîné des fils ne revient pas.
C'est l'heure où, dans les grands brouillards du crépuscule,
L'aurochs pesant aux bonds gigantesques circule...

UN ENFANT.

J'ai faim !

UNE FEMME.

J'ai faim !

LE VIEILLARD.

Pourquoi gémir? L'ombre s'accroît,
Essayons de dormir plutôt...

UNE FEMME.

J'ai froid...

UN ENFANT.

J'ai froid...

L'ADOLESCENT, toujours à part.

Ah! la force du Feu, terrible, est aussi douce!
Il est bon de s'étendre en été sur la mousse,
Et de rêver, les bras épars au soleil chaud,
En regardant passer les nuages, là-haut!...

(L'esprit perdu dans une vague songerie.)

Si l'on pouvait tirer la flamme d'une pierre!...
Toujours de la chaleur, toujours de la lumière,
Vivre sans avoir froid jamais, ni faim, ni peur,
C'est sans doute cela qu'on nomme le Bonheur?
Mais, qui sait?... le Bonheur dont nous parle l'ancètre,
S'il n'était pas déjà passé?... S'il devait naître,
Un jour!...

(Il reste pensif quelques instants, puis il va recommencer à frapper, quand l'Ainé des fils surgit à l'entrée de la caverne, un gros gibier sur ses épaules, et poussant un cri joyeux.)

L'AINÉ DES FILS.

Iohé! Iohé! J'ai tué le grand Loup!

TOUS, debout, les bras levés, en tumulte.

Ah !... Ah !...

L'AINÉ.

J'ai pu le joindre à la fin ! — D'un seul coup
De mon couteau de corne enfoncé jusqu'au manche !

TOUS, même jeu.

Ah !... Joie !...

L'AINÉ, encore essoufflé par la chasse.

Il dormait seul, à l'abri d'une branche,
Repu... J'ai bien failli le heurter !... — En trois bonds
Il était loin déjà sous les rameaux profonds ;
Mais j'ai couru... mes pieds sont légers à la course !
J'ai coupé son chemin à temps, près de la source...
Il a fait tête, et s'est hardiment défendu !
Nous avons lutté corps à corps... il m'a mordu,

Ma droite en a la trace... — Il était brave, certe! —
Mais soudain j'ai frappé — han! — dans sa gueule ouverte,
Comme il allait encor me mordre!...

(Il le jette sur le sol.)

— Le voici!

TOUS, émerveillés.

Ah!...

UN VIEILLARD, exultant.

Nous mourions de faim!... Tu nous sauves! Merci!
Merci, mon fils!...

UN ENFANT, se baissant et regardant le Loup à la dernière lueur du jour.

— Son poil, à la gorge, est tout rouge...

UN AUTRE ENFANT, même jeu.

Il est gros!

UN AUTRE, même jeu.

On dirait qu'il respire...

UN TOUT PETIT, effrayé.

Qu'il bouge,

Par moments...

L'AINÉ.

Sois sans crainte, enfant, il est bien mort :

Mon couteau s'est faussé du coup !

L'ENFANT, avec admiration.

Ton bras est fort !

L'AINÉ.

Son beau sang lui coulait à longs flots par la gueule...

(Avec orgueil.)

— Pères, je n'ai frappé qu'une fois, une seule !

UN VIEILLARD, l'embrassant.

Viens sur mon cœur! viens, notre appui, notre fierté !...
Gloire à toi, mon fils!

UN AUTRE, même jeu.

Gloire aux flancs qui t'ont porté !

PREMIER VIEILLARD.

Désir des Vierges!...

DEUXIÈME VIEILLARD.

Bras des Vieux!...

TROISIÈME VIEILLARD, même jeu.

Fleur de la Race!...

L'AINÉ, tout plein de son exploit.

— Il s'est traîné... j'ai craint d'avoir perdu sa trace...
J'ai ri, quand je l'ai vu qui flottait dans les joncs,
Sur l'eau du lac...

— J'ai faim ! dépeçons-le !

TOUS.

Mangeons !

PREMIER VIEILLARD.

Mangeons tous, —

(A l'Adolescent, avec indulgence.)

même toi, là-bas... Oui, prends ta place :
Ton frère a fait pour tous aujourd'hui bonne chasse !
Viens réjouir ton cœur au festin avec nous !

DEUXIÈME VIEILLARD, le désignant avec tristesse.

Voyez : il continue à heurter ses cailloux,
En se parlant tout bas, comme un enfant qui rêve.

UNE FEMME.

Seul, ainsi, tout le jour il a joué sans trêve :
Laissons-le.

L'AINÉ, joyeusement.

Prends aussi ta part de venaison !...

(L'Adolescent absorbé ne répond toujours pas.)

UNE FEMME, avec un geste découragé.

Un Esprit malfaisant a troublé sa raison.

UN VIEILLARD, dépeçant la bête.

— Iohé ! sous le couteau ruisselle le sang tiède.
La chair, la bonne chair fumante, s'ouvre et cède !...
Mangeons !

(Ils se partagent la bête et commencent à la dévorer.)

Seul, L'ADOLESCENT, à l'écart, continue à frapper.

Oh ! si pourtant !... Si je pouvais !... Encor !

(Il frappe plusieurs coups avec une violence croissante. Soudain l'étincelle jaillit du silex, plus droite et plus vive, et, tombée sur une herbe plus sèche, l'enflamme. Avec un grand cri.)

Ah !

(Il se précipite.)

L'étincelle brusque a lui comme un trait d'or !...
Cette fois, l'herbe sèche a pris... — Elle crépite !...
La flamme s'élargit sous mon souffle, et palpite,
Et s'empourpre !... De l'herbe encor ! des brins de bois !

TOUS, stupéfaits.

Que fait-il ?...

L'ADOLESCENT.

Tout s'allume et rayonne à la fois !
La lueur chaude monte et monte encor, — victoire ! —
Et danse jusqu'au fond de la caverne noire !

Et du brasier jaillit comme l'âme d'un dieu !

(Il se dresse triomphant, dans la splendeur de la flamme qui projette son ombre démesurée sur les parois.)

Oh ! Pères, Pères, j'ai ravi le Feu !...

TOUS, courbés en adoration, avec une terreur sacrée.

— Le Feu !...

L'HISTOIRE

LA GRÈCE

LA FLOTTANTE DÉLOS

Jadis on vit errer la flottante Délos!

Elle allait, oasis marine, au gré des flots,
Émerveillant et fleurissant la plaine amère
De ses divins palmiers qu'avait chantés Homère.
Elle glissait avec ses bois et ses jardins,
Tantôt augustement ceinte d'éclairs soudains,
Tantôt bercée avec douceur, par les grands calmes
Qui laissaient dans l'air bleu se découper ses palmes.

— Au lieu de refluer rythmique en longs remous,
L'eau qui baignait ses bords s'engouffrait par-dessous,
Comme sous une ronde et fuyante carène...
— Sur la mer fabuleuse où chantait la Sirène,
Elle allait, vagabonde et légère, à fleur d'eau,
Prodigieuse claie et magique radeau
Que paraissait pousser le souffle du mystère ;
Elle fendait les flots, beau navire de terre,
Promenant ses cités, ses peuples et ses dieux,
Ses frontons de paros au soleil radieux,
Ses portiques tout blancs, la nuit, sous les étoiles,
Et ses arbres gonflés de vent comme des voiles!
Et parfois, incertaine, elle tournait un peu,
Comme vire une feuille au ras d'un bassin bleu ;
Ou bien, avec des mouvements subtils et vagues,
Tout son sol assoupli s'infléchissait aux vagues,
Et ce que l'on prenait pour le frisson du vent
Dans ses roseaux ou dans ses blés, c'était souvent
A la houle de fond, par un beau soir tranquille,
Quelque ondulation lente de toute l'île.

Ainsi, nomade, elle a vogué, des jours nombreux,
Sur l'abîme d'azur où l'Archipel heureux
Groupe en cercle ses sœurs à la blanche allégresse,
Entre la sombre Asie et la riante Grèce.
Les alcyons en troupe autour d'elle nageaient ;
Les noirs dauphins venaient la flairer, et plongeaient ;
Sur ses arbres, en leurs aventureux caprices,
Se reposaient les hirondelles migratrices.
Des voyageurs l'ont vue errer à l'horizon,
Et parfois l'ont sentie, en la chaude saison,
Passer tout près dans l'ombre, à son odeur fidèle,
A ses mille parfums suspendus autour d'elle.
Les marins qui, surpris, entendirent un soir
Une voix sangloter pleine de désespoir
« Pan est mort ! » dans l'air pâle où l'angoisse circule,
Avaient encor coupé sa route, au crépuscule...

Et depuis lors, docile à quelque ordre sacré,
Elle s'est arrêtée, elle a sous l'onde ancré

L'obscur prolongement de ses caps immobiles ;
Et ce n'est plus qu'une île entre tant d'autres îles,
Pleine de blocs de marbre épars au bord des flots ..

Quand la reverra-t-on, la flottante Délos?

LA LYRE

Celui qui par la Lyre a su dompter les Bêtes
Entre aux Enfers, tenant l'écaille aux sept fils d'or,
Pour tenter de revoir, pâle, une fois encor,
Le beau front qu'il berçait dans ses tresses défaites.

Mais les Spectres, couvrant les rochers jusqu'aux faîtes
Ou voletant par troupe en un aveugle essor,
Ferment l'inexorable et sombre corridor
Où leurs cris rauques font comme un bruit de tempêtes.

Il s'arrête... Eurydice, Eurydice est là-bas !
Et, pour fléchir leur rage, il tend vers eux les bras,
D'un geste vain qui semble un appel de délire ;

Mais, ô stupeur ! dans l'ombre où nul soleil n'a lui,
Les monstres tout à coup reculent devant lui,
Car ses bras suppliants ont élevé la Lyre !

SOIR D'ATHÈNES

Des esclaves riaient sur les places tranquilles,
Menant des chevaux courts, au col rond et veiné,
Comme ceux que portait le temple d'Athéné,
Et la mer moutonnait, bleue, au large des Iles.

Un long rayon dorait la lance de Pallas,
Où les marins, bercés par leurs barques lointaines,
Croyaient voir resplendir et veiller sur Athènes
L'âme à la fois aiguë et brillante d'Hellas.

Le printemps déjà tiède aux vents aromatiques
Entrecroisait les flots de son souffle changeant,
Et, rebroussant aussi les oliviers d'argent,
Allait fondre la neige au haut des monts attiques.

Dans un jardin, laissant, plein d'aise et d'abandon,
Les mots nombreux couler de ses lèvres sans cesse,
Humble de sa laideur et beau de sa sagesse,
Socrate caressait les cheveux de Phédon.

Un riche, calculant combien les blés d'Asie,
En ces jours où la flotte armait chaque vaisseau,
Coûteraient, aux moissons prochaines, par boisseau,
Se hâtait vers les bras célèbres d'Aspasie.

Et sur le port, auprès d'un voilier syrien
Dont la proue évoquait des grèves inconnues,
Tandis que dans l'azur roulaient de blanches nues
Comme un marbre tombé d'un temple aérien,

Quelque enfant grave et doux qui sortait de l'école
Sentait s'ouvrir son âme au grand songe éternel,
En regardant, là-bas, dans les hauteurs du ciel,
Un nuage s'enfuir derrière l'Acropole...

PLUTARQUE

> Lui, le bourgeois de la petite ville de Chéronée... »
>
> Ferdinand Brunetière, *Histoire de la Littérature française classique*, t. I, 3e partie.)

C'était un riche et vieux bourgeois de Chéronée,
Ridé, tout blanc, avec des cheveux encor drus,
Une barbe stoïque, à dessein peu soignée,
Et des yeux restés vifs sous les sourcils bourrus.

Célèbre en sa jeunesse, et fêté même à Rome,
Puis rentré sous son toit pour vieillir en repos,
Dans la petite ville il était le grand homme
Qui consent aux obscurs honneurs municipaux.

Il rédigeait, savant sans lourdeur doctorale,
D'agréables récits d'histoire, ou compilait
Maint ouvrage traitant droit, cuisine, ou morale,
En un style où Platon laissait quelque reflet.

Sa foi dans un grand Dieu vague et cosmopolite
Lui faisait le front calme et l'esprit indulgent :
C'était le sage honnête et fin, le Grec d'élite,
Tolérant, modéré, pratique, — intelligent.

S'il regrettait les jours où l'Hellas était libre,
Mieux valait, pensait-il, qu'elle acceptât ses fers :
Le monde avait atteint son état d'équilibre ;
Rome et Zeus gouvernaient pour toujours l'univers..

— Et quand il regagnait vers la nuit sa demeure,
Méditant quelque date indécise à revoir,
Là-bas, près de Lutèce, en Gaule, à la même heure,
Sous des coteaux boisés, dans les brumes du soir,

Un fleuve aux longs roseaux baignait un gros village
Où, quatorze cents ans plus tard, verrait le jour
Un confrère barbare à l'incertain langage
Qui traduirait son œuvre éparse avec amour,

Et, par delà la nuit des temps, ferait renaître
Son vieux talent sauvé de l'abîme sans fond,
— Et qui serait sujet d'un roi de Gaule, et prêtre
D'un Dieu de qui jamais il n'avait vu le nom.

II

CARTHAGE

A DIDON

...Infelix Phœnissa.

Ne pleure pas, Didon, brune Phénicienne !
Laisse fuir les vaisseaux du blond Troyen trop cher
Dont les yeux ont versé jusqu'au fond de ta chair
Le mal que n'adoucit nulle magicienne !

Près du beau lit, témoin de la joie ancienne,
Monte sur ton bûcher, qu'il verra de la mer !
Croise en paix tes deux mains sur ton grand cœur amer,
Et clos tes yeux, captifs d'une image, — la sienne !

Meurs, tu seras vengée, ô triste reine !... Un jour,
Dans mille ans, par un juste et merveilleux retour,
Penché vers l'horizon de cette mer fatale,

Un lointain fils d'Énée, un Romain, à son tour,
Pleurera vainement de voir, pâle d'amour,
Fuir les vaisseaux d'une autre reine orientale !

UN MOT

Combien vite s'engouffre un peuple, au grand naufrage !
On ne sait même pas le mot qui, dans Carthage,
Dut, voici deux mille ans, résonner tant de fois,
Redit de tous côtés par d'innombrables voix,
Aux temples, aux marchés, sur les places publiques,
Dans le Sénat plein d'armateurs aux yeux obliques,
Sur le Port que les nefs hérissaient de leurs mâts,
Sous les tentes aussi des chefs et des soldats,

D'Hannon défait devant ses Gaulois jonchant l'herbe,
Ou d'Hannibal vainqueur, taciturne et superbe
Après Cannes, sentant le monde entre ses mains,
Le mot dont en punique on nommait les Romains !

III

ROME

SERVILE BELLUM

« Les derniers soldats de Spartacus se réfugièrent dans le cratère, alors endormi et verdoyant, du Vésuve. »

(*Histoire Romaine.*)

C'est la fin!... Tu fis bien de mourir, Spartacus!
Rome atroce l'emporte, et nous fuyons vaincus,
Sentant déjà le vent de son fouet sur nos têtes,
Et nous voici chassés, traqués, comme des bêtes,
Et blottis, au hasard d'un sentier indistinct,
Dans le cratère en fleurs de ce volcan éteint.
Éteint... Des paysans assis près d'une source
Nous l'ont du moins crié, tout à l'heure, à la course.
— Là-bas, les légions gravissent le volcan!...
Pour qui vivra demain, c'est la croix, le carcan,

Ou la meule à tourner dans l'humide ergastule.
Adieu!...
Mais çà et là, sous mes pieds, le sol brûle,
Frères, et l'on dirait même qu'il a frémi!...
— Le volcan semble éteint, mais il n'est qu'endormi!
Un filet de fumée âcre sort du cratère.
Voyez! Et quand on met l'oreille contre terre,
On entend à travers le gazon, par moments,
De longs fracas suivis de rauques grondements,
Un bruit sourd de tonnerre épars qui roule et rôde,
Comme si, du profond de la ténèbre chaude,
Furieux, les captifs d'un cachot souterrain
Secouaient des colliers et des chaînes d'airain!
Oui, frères, sous le flot refermé de sa lave,
Le grand rebelle a dû redevenir esclave,
Et même, entre les fleurs dont le vent l'encombra,
Sommeille... — Mais un jour il se réveillera!

CÉSAR

Magnitudinem silvarum...

D'ici jusqu'aux lointains des plaines, la forêt,
Circulaire, onduleuse, innombrable, apparaît,
Avec les tons changeants des essences, par zones,
Les clairs bouleaux, les houx obscurs, les trembles jaunes,
Les pins glauques où luit comme un reflet d'acier ;
Les vastes grès, jadis moraines de glacier,
Qui, de loin, sur les flancs ravagés des collines,
Imitent le chaos d'une ville en ruines ;
Là-bas, dans l'entre-deux des coteaux, par endroits,
Les routes qu'on devine aux longs bruits des charrois ;

Et toujours, vaporeux, profonds, légers, sublimes,
Les bleus moutonnements échelonnés des cimes.

C'étaient à l'infini ces mêmes horizons,
Cet océan mystérieux de frondaisons
Sur quoi de toutes parts la vue erre perdue,
La même végétale et déserte étendue
Aux chemins dessinés à peine, où, seul, parfois,
Dans le pli d'un vallon, un village de bois
Élevait au ciel gris quelques minces fumées,
Lorsque hâtif, menant ses petites armées,
Talonnant de ses brodequins son cheval blanc,
Le casque lisse au front, le glaive court au flanc,
Aristocrate maigre et glabre, déjà chauve,
Que Rome avait vu fuir surpris de mainte alcôve,
Au visage nerveux, tendu, presque cruel
De viveur à la fois et d'intellectuel,
Courbé sous son destin qui voûtait ses épaules,
Jules César entra dans la Forêt des Gaules.

LA MAISON DE LIVIE

Campagne Romaine.

C'est ici que l'habile et modeste Livie,
Feignant de fuir les toits pompeux du Palatin,
Tranquille devant Rome orageuse au lointain,
Vint passer autrefois la moitié de sa vie.

Digne épouse du Maître économe et prudent,
C'est ici que jouant les Lucrèces antiques,
Elle vivait, fidèle aux coutumes rustiques,
En filant ses habits, en cousant, en brodant...

L'humble atrium est peint encor de vertes fresques,
Où jadis, d'un pinceau délicat et soudain,
Quelque Hellène a fait naître un irréel jardin
Que sa verve a fleuri de détails pittoresques.

Sans doute bien des fois, aux murs de la villa,
Tandis qu'entre ses mains coulait la laine blanche,
Elle a vu cet oiseau perché sur cette branche ;
Ses yeux se sont posés sur cette rose, là...

Et bien des fois aussi, rêveuse au crépuscule
Devant le beau couchant latin couleur de miel,
Elle a dû contempler, sous l'or du même ciel,
Le même horizon bleu qui tremble et qui recule...

Des bœufs tardifs passaient alors comme aujourd'hui,
Traînant les mêmes chars qu'un pâle bouvier mène,
Et le soir étirait la Campagne romaine
Dans le même fébrile et radieux ennui.

Bientôt Rome, au-dessus des cyprès et des vignes,
Jetait au même endroit sa nocturne clarté ;
Un même vent ridait le gazon argenté,
Et les coteaux voisins courbaient les mêmes lignes...

— Peut-être alors, assise, et le front dans la main,
Un peu triste malgré la fortune prospère,
Sentait-elle, en songeant aux jardins de son père,
Cet éternel regret qui souffre au cœur humain,

Et peut-être, matrone aux ambitions âpres
Qu'enfin lassait le joug désiré du pouvoir,
Pleurait-elle ces jours heureux où, sans savoir,
Elle cueillait enfant les sorbes et les câpres...

Tant d'heures ont passé depuis, que par moment
Sa vie a l'air, au loin, d'avoir été plus brève,
Et que, l'esprit perdu sur les confins du rêve,
On se prend à douter qu'elle ait vécu vraiment ;

Et lorsqu'on voit, parmi sa maison ruinée,
Le peu qui survit d'elle en ce champ déblayé,
On se demande, avec une tendre pitié,
Pourquoi même, devant mourir, elle était née.

Quand, femme, elle songeait et se voyait enfant,
Il lui restait à vivre encore sa vieillesse :
Aujourd'hui, sa vieillesse est comme sa jeunesse,
Et se confond là-bas dans un pareil néant...

*
* *

Et ce sera pour nous un jour comme pour elle :
D'autres peut-être, ici, se souviendront de nous
Avec le même étonnement pensif et doux
Et la même pitié tristement fraternelle.

Oui, d'autres, en ces lieux que notre âme revêt
Maintenant de sa jeune et vive fantaisie,
Penseront, effleurés d'un vent de poésie :
C'est ici qu'autrefois un couple humain rêvait.

Et notre courte vie, encor plus exiguë
Quand tous ses jours seront à jamais réunis,
Semblera s'abîmer en de tels infinis
Qu'on ne saura plus bien si nous l'aurons vécue...

Les ans mêmes qui sont notre avenir, les ans
Où, tandis que s'éteint derrière nous l'enfance,
Avides, nous mettons tant de choses d'avance,
Seront réduits alors au même point du temps.

Déjà nous sommes morts un peu. L'on doit descendre
Pour trouver les vieux murs écroulés sous les fleurs :
Ainsi, quand nous plongeons dans l'ombre de nos cœurs,
Nous trouvons sous la vie un passé plein de cendre.

Mais lorsque seront joints, plus tard, nos jours divers,
Leur somme apparaîtra si restreinte et si grise
Que l'on dira, sans doute, en un cri de surprise :
Pourquoi ces morts ont-ils passé dans l'univers?

*
* *

Pourtant il soufflera le même vent sonore,
Le soir, sur ces gazons que nos pas ont froissés ;
Et des couples pareils songeront enlacés,
Et les soleils couchants s'empourpreront encore.

Il croîtra dans ces prés des saules et des ifs,
Et des chemins là-bas monteront la colline,
Et devant Rome, vieille et toujours sibylline,
Des poètes auront aux yeux des pleurs furtifs.

D'autres hommes, pareils à ceux-là que nous sommes,
Vivront, que nous pouvons sans peine imaginer ;
Des bouviers toucheront leurs bœufs lents pour tourner,
Et ce sera la terre, et ce seront les hommes...

Nous, nos destins seront pour toujours révolus ;
Nos espoirs, nos désirs, nos amours, nos pensées,
Tout de nous aura fui dans les ombres passées :
Nos petits-fils, à naître encor, ne seront plus.

Et tout ce qui pour nous est la forme du monde,
Nos nations, nos lois et nos dieux seront morts,
Et rien ne restera de notre vie alors
Que la vie elle-même, éternelle, et féconde...

— Le soir vient ; le soleil s'efface du gazon.
Tout se tait ; seul, parfois, sur la route un char passe.
Le silence et la fièvre ondulent dans l'espace.
Un petit bois de pins se dore à l'horizon...

SOIR DE ROME

Le ciel dorait les grands bassins, où les esclaves
Venaient pour les travaux du soir emplir leurs urnes ;
Des escadrons passaient, et les souffles nocturnes
Au dos des chevaliers enflaient les laticlaves.

L'eau fraîche, après avoir coulé lieue après lieue,
Jaillissait aux longs becs de bronze par saccades.
Les monts où Tibur blanc rêve au bruit des cascades
Semblaient, là-bas, un cap devant une mer bleue.

Les aqueducs, fuyant vers quelque verte Ombrie,
Avaient l'air de hâter leur course d'arche en arche,
Et, comme un peuple épars de lourds géants en marche,
Enjambaient à grands pas la Campagne assombrie.

Un hymne oriental tout sonore de cuivre
Où s'attristaient parfois des gammes descendantes,
Au palais des Césars plein de torches ardentes
Chantait le mal d'aimer et la langueur de vivre.

Sous les premiers rayons des lampes allumées,
Des chars pesants roulaient dans l'ornière des dalles,
Des filles se pressaient en traînant leurs sandales,
Et du haut des Sept Monts ondulaient des fumées.

Un soldat ivre avait débouclé sa cuirasse ;
Une vieille rangeait des citrons doux à terre ;
Et parfois, sur le bord d'un jardin solitaire,
Accoudée au mur tiède encor de la terrasse,

Une femme enfiévrée, et rejetant ses voiles
D'un geste où sur ses doigts luisait un feu de bague,
Pâle de quelque amour qui gonflait son cœur vague,
Défaillait en tordant ses bras sous les étoiles.

HADRIEN

Animula vagula blandula,
Hospes comesque corporis...

Il avait regardé le soir sur la Villa
Descendre et lentement recouvrir les terrasses ;
Puis il avait signé des traités et des grâces ;
Et maintenant, malade et vieux, il restait là...

Dehors, l'ombre effaçait les beaux marbres antiques ;
Nul bruit n'arrivait plus au palais, que parfois
Les cris lointains des sentinelles dans les bois,
Ou le pas des veilleurs sous les cryptoportiques.

Tout l'horizon immense et calme sommeillait :
La paix romaine ainsi reposait sur le monde...
— Mais lui, l'Empereur, seul parmi la nuit profonde,
En songeant à la mort proche, balbutiait :

« Petite âme si vague et si frêle et si tendre,
Quand tu ne pourras plus te livrer à tes jeux,
Quand tu devras quitter sous un souffle orageux
Ton hôte et compagnon, mon corps, réduit en cendre,

Si vraiment, par l'effet de quelque étrange loi,
Ma pauvre âme, au delà du tombeau tu persistes,
Que deviendras-tu donc en t'échappant de moi,
Dis, que sentiras-tu, quel pâle et morne effroi ?

Où t'envoleras-tu, dans quelles ombres tristes ?... »

CHATIMENT

...Inania regna.

VIRGILE.

Sous les rayons glacés d'un soleil d'améthyste
Qui meurt au bas des cieux comme un grand iris clos,
Foulant le gazon pâle où tombe, des bouleaux,
Un feuillage d'argent qui tournoie au vent triste,

Ils vont, ceux qui sur terre autrefois ont menti,
Les fourbes effrontés ou les froids hypocrites,
Ceux qui niaient soudain leurs promesses écrites,
Ceux qui longtemps feignaient un amour non senti.

Ils vont, les bras levés parmi la lueur d'aube
Que le couchant douteux verse éternellement,
Les doigts ouverts, tâchant d'atteindre en les fermant
Quelque spectre indécis qui toujours se dérobe.

Car autour de leurs fronts voltigent par milliers
Des fantômes épars qui s'approchent, et, frêles,
S'évanouissent dès qu'ils frôlent de leurs ailes
Les doigts tendus vers leurs essaims multipliés...

C'est ainsi qu'à jamais ils errent, comme en songe,
Dans les blêmes enfers à demi ténébreux
Que sur terre d'avance ils ont créés pour eux,
Trébuchants à travers les limbes du Mensonge.

Car l'étrange horizon qu'ils ne font qu'entrevoir
Est double, en son aspect furtif et monotone :
Ce n'est pas le printemps et ce n'est pas l'automne,
Ce n'est pas le matin et ce n'est pas le soir.

Et, sous l'éternité des cieux pâlement sombres,
Toujours en eux renaît l'inutile désir
D'étreindre ces néants qu'ils ne peuvent saisir,
Tantales vagabonds et tâtonnants des Ombres...

C'est leur seul châtiment, sévère et mérité :
Sans répit, à travers les suprêmes royaumes,
Ils poursuivent en vain d'illusoires fantômes,
Eux qui durant leurs jours fuyaient la Vérité !

LE MIRACLE DES OISEAUX

— *Évangile apocryphe.* —

« En ce temps-là Jésus s'assit dans les roseaux,
Près d'un lac, et pétrit des images d'oiseaux,
Une corneille, un coq, un ramier, une grive,
Dans la terre onctueuse et molle de la rive ;
Et des enfants, pour ce beau jeu quittant le leur,
S'assemblèrent autour du divin modeleur.
Or, des Pharisiens qui revenaient du temple
Lui crièrent, passant près de là : « Quel exemple,
« Pour cet essaim d'enfants qui devant toi s'ébat,
« De travailler ainsi par un jour de Sabbat !

— Quoi ! j'ai donc tant péché ? » dit Jésus aux apôtres.
Il sourit, et posa sans hâte près des autres
Un merle au bec pointu qu'il venait d'achever.
Puis, de ces mains qu'un jour il lui faudrait lever
Pour en laisser couler le salut sur la terre,
Redoublant le scandale aux yeux du groupe austère,
Prestement il frappa trois coups brefs...
A l'instant,
Les oiseaux prirent tous leur volée, en chantant. »

NEUF POÈTES LATINS



Les quatre pièces intitulées *Ennius*, *Virgile*, *Ovide* et *Stace*, publiées dans L'OR DES MINUTES, ont été reprises ici afin de compléter la série des *Poètes Latins*.

I. — ENNIUS

Taratantara dixit

Il est doux de danser sur les raisins nouveaux,
Et de brandir joyeux les torches de résine,
Dans la vineuse odeur de la cuve voisine
Dont la tiède buée enivre les cerveaux.

Il est doux de verser à l'aube les olives
Sous la vis gémissante et grasse du pressoir,
Et de voir abonder par les canaux déclives
Un fleuve onctueux d'or épais encor le soir.

Il est doux d'assister le pontife qui mène
Le taureau, le bélier et la truie à l'autel,
Et qui garde, en frappant soudain le coup mortel,
La grave majesté de la grandeur romaine.

Mais certes le plus doux est d'entendre au lointain,
Lorsqu'un rouge soleil illumine les tentes,
S'exalter, parmi l'air libre d'un soir latin,
Les cris impérieux des trompettes stridentes !

II. — LUCRÈCE

Et Venus in silvis jungebat corpora amantum.

L'univers t'obéit toujours, Volupté reine!
L'invisible anneau d'or qui l'enchaîne et l'entraîne
Vers le but caché même aux dieux, c'est toujours toi!
C'est ton rythme qui donne aux vers nombreux leur loi,
Qui dans la nuit, aux yeux sereins des philosophes,
Déroule aussi les chœurs des cieux, comme des strophes!
Et toujours, en été, dans les taillis épais
Où les hommes enfin policés vont en paix,

Çà et là, sur des lits clandestins d'herbes souples,
Ta force impérieuse et tendre joint les couples,
Comme aux âges où, tiède encor des océans,
La Terre portait nus nos ancêtres géants,
Quand, l'antique Vénus charmant leurs âmes sombres,
Les grands corps des amants jonchaient les bois pleins d'ombr

III. — CATULLE

Mea Lesbia...

Lorsqu'il s'en revenait, le soir, de la maison
Où la seule Lesbie effaçait pour lui Rome,
Ivre encor de l'ardente et molle déraison
Que la main de la femme épanche au front de l'homme,

Près du Tibre où le ciel éteignait ses couleurs,
Il s'engageait parmi le dédale des rues;
Des marchandes vendaient aux carrefours des fleurs,
Et les fleurs embaumaient dans les ombres accrues.

Et, las, il défaillait un peu de leurs parfums,
Moins exquis cependant qu'une légère haleine,
Et revoyait des yeux clairs sous des cheveux bruns,
Tandis qu'autour de lui grondait la Ville-Reine.

Et dans son âme alors, comme un vol tournoyant,
Passaient désir, orgueil, tendresse, jalousie...
Puis, parfois, infidèle à peine en souriant,
Et repris par l'ingrate et chère poésie,

Il songeait aux anciens poètes, à tous ceux
Qui jadis, adorant quelque enfant douce et belle,
Avaient déjà voulu tenter l'honneur chanceux
De dire en mots rythmés la folie éternelle.

Il évoquait les vieux Hellènes, dont les cœurs
Avaient aussi battu d'amour, ses lointains maîtres,
De qui l'art, conquérant leurs farouches vainqueurs,
L'instruisait à polir l'âpre vers des ancêtres.

Il croyait voir, là-bas, sous les couchants éteints,
Anacréon sortant des bras de sa maîtresse,
Pâle, en quelque île étroite aux arides jardins
Dont les roses pourtant ont couronné la Grèce.

Il l'imaginait tendre en sa jeune saison,
Penchant sa tête lourde où flottaient ses pensées
Sous la même rougeur éparse à l'horizon,
Et soudain murmurait, plein des choses passées :

« Lorsqu'il s'en revenait, le soir, de la maison... »

IV. — VIRGILE

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.

Il avait renvoyé son esclave encore ivre,
Afin de n'avoir pas à le punir demain,
Et seul il demeurait, son front nu dans sa main,
Grave devant la nuit, triste, un peu las de vivre.

La fête de Faunus Latin, maître des champs,
Allumait sur les prés obscurs de grands feux d'herbes,
Et, par moments, un char qui rentrait lourd de gerbes
Roulait dans l'ombre, plein de flûtes et de chants.

Et, mêlant à l'écho leurs notes incertaines,
Au camp proche sonnaient les nocturnes buccins,
Et les tièdes jets d'eau pleuraient dans les bassins,
Et les bœufs mugissaient dans les fermes lointaines.

— Sous la vigne éclairée aux pampres transparents,
Il méditait, son doigt maigri contre sa tempe,
Et la flamme tremblait au bec long de la lampe
Comme l'âme palpite aux lèvres des mourants.

Il songeait qu'avant même, hélas! son doux Horace,
Il s'en irait bientôt dans l'ombre où tout s'enfuit,
Et qu'alors, seuls, pourraient le sauver de la nuit
Ses vers harmonieux où s'exaltait sa race.

Et, lent, il corrigeait, du style retourné,
L'humble cire où rêvait parfois quelque lacune ;
Et, parmi le silence amical de la lune,
Souvent un vers plus doux le laissait étonné...

— Toujours, fêtant le dieu qui fait germer la terre,
Sur les routes vibraient les chants rauques et gais ;
Mais, les yeux affaiblis et les nerfs fatigués,
Il se sentait, ce soir joyeux, plus solitaire.

Et, relevant son front où tout un monde naît,
Énée en pleurs, Didon ceinte de violettes,
Il repoussait d'un geste alangui ses tablettes,
Et, le regard et l'âme au loin, se souvenait.

Il revoyait l'Éridan jaune, ailé de cygnes,
Mantoue en fleurs parmi ses roseaux limoneux,
Et l'Hellas dont les monts semblent porter en eux
Le rythme des beaux vers, frères des belles lignes.

Et là-bas sa jeunesse ondulait, comme un chœur
Où les jours, plus heureux sous la douceur première,
Glissaient, en se tenant les mains, dans la lumière,
Et d'infinis regrets gonflaient soudain son cœur.

Puis, vague, dans les bruits plaintifs de l'eau que moire
La lune reflétée aux bassins miroitants,
Religieuse et plus secrète par instants,
L'Églogue à Pollion chantait dans sa mémoire.

La tendre et sibylline Églogue à Pollion,
Aux vers mystérieux tout tissés d'or et d'ombre,
Et, comme une aube immense au bas d'une nuit sombre,
En lui naissait alors un grand espoir sans nom.

Mais, un désir de gloire invitant son cœur mâle,
Il reprenait sa chère Énéide, inquiet ;
Et toute la grandeur romaine tournoyait
Comme un vol d'aigles noirs autour de son front pâle.

V. — HORACE

Mæcenas, atavis edite regibus...

Mæcenas, issu des rois, race antique,
O mon guide ensemble et mon doux honneur,
Il en est certains pour qui le bonheur
Est de fendre en char la poudre olympique ;

Joyeux si la roue aux brûlants essieux
A dans le tournant évité la borne,
Le seul rameau vert dont le vainqueur s'orne
Les élève au rang des souverains Dieux.

Tel est fier qu'au bruit de son nom se range
Le tumultueux flot des citoyens;
Tel autre, de voir les blés libyens
Combler de leurs grains sans nombre sa grange.

Moi, tout mon bonheur est dans Lalagé
Qui chauffe mes mains de ses jeunes hanches,
Quand, ainsi que l'âge à mes tempes blanches,
L'hiver, sur le haut Soracte, a neigé.

Et tout mon plaisir est parfois encore
De boire en été de clairs petits vins,
Mûris lentement aux coteaux sabins
Et scellés jadis par moi dans l'amphore.

Et tout mon orgueil est l'art immortel,
Qui chante les chœurs sylvains en beaux mètres :
Si pour toi ma lyre est digne des maîtres,
Mon front heurtera les astres du ciel !

VI. — OVIDE

Cur aliquid vidi ?

Le fleuve immense est pris. Les blonds cavaliers Scythes,
Ce soir, n'abreuvent pas leur escadron lassé
Aux rives de l'Ister prochain, frère glacé
Des Léthés oublieux et des mortels Cocytes.

Hier encore, l'eau dans les joncs remuait ;
Mais la nuit glaciale a condensé les vagues.
Ah ! plus même leur plainte amie aux sanglots vagues !
Plus rien que le désert immobile et muet !

Et voici, dans le soir, monter les voix des chiennes
Qui vont pleurer leurs chiens d'un long ululement !
Malheureux ! que déjà n'habité-je vraiment,
Vaine ombre, sur les bords des ondes Stygiennes !

Et là-bas, à cette heure, au pied du Palatin,
Dans le bourdonnement de ruche que fait Rome,
Ta maison, ignorante et sereine, pauvre homme,
Chauffe sa tuile rose au tiède soir latin !

— Mais de quel droit gémir ainsi ? N'est-il pas juste
Que tu trembles de froid, exilé sans retour,
Toi que le sort élut pour te montrer un jour
Ce qu'on ne doit pas voir dans la maison d'Auguste ?

Ah ! ce jour-là, pourquoi, brusquement aveuglé,
N'ai-je pas dans le noir trébuché sur les dalles ?
Pourquoi n'ont-elles pas croulé sous mes sandales ?
Pourquoi mes doigts distraits ont-ils tourné la clé ?

O souvenirs ! alors je riais à la vie,
Je chantais les Amours, chanteur fier, tendre amant,
Convive impérial traité bienveillamment
Par toi, pieux Auguste, et toi, chaste Livie !

Oui, la Ville enseignait mon nom à l'Univers,
La Muse à ses lauriers mêlait pour moi des roses,
Et même, ayant surpris l'art des Métamorphoses,
Tout ce que j'essayais de dire était un vers !

Et tout a fui ! — Mes yeux, quels pleurs seraient les vôtres,
Si vous vouliez pleurer mes torts que rien n'absout,
L'irréparable tort d'avoir vu, mais surtout
D'avoir été celui qui vit, parmi tant d'autres !

— O César, si ton long courroux pardonne un peu
Le crime involontaire où se perdit ma gloire,
Héros calme au combat, clément dans la victoire,
Que l'amour des Romains élève au rang d'un Dieu,

Permets-moi de revoir les cyprès et les hêtres
Qui, dans ton mois doré, versent l'ombre à mes champs,
Ou, car déjà ma bouche est moins sonore aux chants,
Permets-moi de mourir sous le toit des ancêtres !

— Ah ! mes vers, vous du moins, retournez au soleil,
Puisque ici, sans écho, ma voix se désespère ;
Allez, frileux enfants d'un misérable père,
Ravir au ciel natal quelque rayon vermeil !

Faible et vieux, je n'ai plus à vivre même un lustre ;
Je mourrai sans regret, hélas ! et sans remord !
Mais vous, mes vers, volez, vivez après ma mort,
Et, s'il plaît aux Dieux bons, rendez mon nom illustre !

Contez à l'avenir indulgent ma douleur,
Inclinez tous les fronts futurs vers mon front blême,
Et faites à jamais de moi le triste emblème
De quelque inexpiable et ténébreux malheur !

Mais quel obscur malheur vaut celui du poète,
Dont la vraie infortune est encor d'être né,
Et qui va, toujours pâle et toujours étonné,
Comme s'il méditait quelque stupeur secrète ?

Alors, mes pauvres vers où j'ai mis tout mon art,
Soyez fameux, afin que mes plus lointains frères
Trouvent l'exemple en moi de leurs destins contraires,
Et pour qu'en vous lisant l'un d'eux songe, plus tard :

« Tout poète, frivole ou grave, trop avide
D'épuiser l'infini du monde en son cœur vain,
Sur cette terre où tout cache un hôte divin,
Subit bientôt l'antique et cruel sort d'Ovide :

Même le plus léger d'abord, le plus joyeux,
Vit comme un exilé plaintif et solitaire,
Pour avoir aperçu, fût-ce un jour, le mystère
Que l'on ne doit pas voir dans la maison des Dieux ! »

VII. — JUVÉNAL

Meretrix augusta.

O Louve dont jadis, au plus profond d'un antre,
Dans la fourrure longue et rèche de ton ventre
Avec tes louveteaux pêle-mêle tapis,
Romulus et Remus ont tété les durs pis,
Si ton fantôme encor, furtif, au crépuscule,
Revient sur les sept monts familiers et circule,
Quel sourd grommellement doit découvrir tes crocs,
Lorsqu'à travers les noirs carrefours pleins d'escrocs,
Ou dans le vil ramas des filles en maraude,
L'autre Louve, la Louve impériale rôde

Et par endroits, au cœur des quartiers suburbains,
S'arrête haletante et pâle, près des bains
Où luit le nom de son mari pontife et prince,
Et dans le clapotis des strigiles qu'on rince,
Penchée aux soupiraux qu'empourpre une lueur,
Renifle le parfum des mâles en sueur !

VIII. — STACE

Superstitio.

Je te voyais danser en mon miroir de cuivre
Où tu te reflétais, légère, au fond des bois :
L'esclave qui prédit les sorts a, par trois fois,
Jeté les dés où tient tout le secret de vivre ;

Toujours, petite et blanche au lointain du miroir,
Tu dansais, parmi l'or du cadre emprisonnée,
Sur le fond rose et vert de la chaude journée
Où les arbres déjà bleuissaient dans le soir.

Tes seins menus pointaient sous la tunique étroite,
Et tu mordais parfois une grappe en riant ;
Nul éclair n'a lui, brusque, au bord de l'Orient,
Nul corbeau n'a volé, rauque, de gauche à droite :

Du soleil sur le front et des branches autour,
Tu dansais, forme brève encor diminuée ;
Et, sous le ciel serein, sans ombre et sans nuée,
Les sorts ayant trois fois agréé notre amour,

Je t'aime, dangereuse enfant, depuis ce jour.

IX. — AUSONE

Et memor esto ævum sic properare tuum.

Il allait, respirant ses roses, au matin,
Sous les brouillards légers qu'exhalait la Moselle,
Dans l'herbe où par endroits le soleil argentin
Irisait à la pointe une humide étincelle.

Rome était loin, là-bas, dans le Midi profond,
Par delà les coteaux, les plaines, les montagnes,
Au cœur du vaste Empire où l'univers se fond,
Et qu'arrêtait ici le mur des Allemagnes.

Et même son Bordeaux natal, très loin aussi,
S'effaçait sous le ciel plus blond de l'Aquitaine ;
Et toute sa vie, art, pouvoir, joie et souci,
Semblait à sa mémoire encore plus lointaine...

Il n'était plus qu'un blanc vieillard, lassé du sort,
Visitant ses jardins sur les confins des Gaules,
Passant ses derniers jours à méditer la mort
En chauffant au soleil ses frileuses épaules.

Marchant à petits pas dans les sentiers étroits,
Buvant à petits coups, par gorgée, une à une,
Les vins de ces coteaux, un peu gris, un peu froids,
De ces vins qu'on dirait mûris au clair de lune.

Il taillait ses rosiers autour de sa villa,
Et parfois se penchait pour cueillir une rose.
Honneur, gloire, vraiment que valait tout cela ?
Cette fleur pâle était une moins vaine chose...

Et dans son âme, avec ce vaporeux matin,
Clarté fine déjà, tendre, amicale, humaine,
Se levait lentement, sur l'horizon latin,
Avant le jour français l'aube gallo-romaine.

IV

MOYEN AGE

TRISTAN ET YSEULT

Ils sont là, dans la hutte étroite de feuillages.
Le vent sur leurs fronts nus traîne de longs sillages
D'odeurs, de toutes les odeurs de la forêt,
Comme si la grande âme éparse les couvrait
Des branches et des fleurs, des mousses et des herbes...
Des lys sauvages ont éclos près d'eux, en gerbes
D'un blanc ardent qui fait se nacrer l'air autour,
Pur à la fois et chaud ainsi que leur amour,
Et quelque abeille errante y bourdonne sans trêve,
Comme, au bord ébloui de leurs âmes, le rêve.

Ils sont là, dans l'abri fragile et bocager
Qui tresse au-dessus d'eux son entrelacs léger,
Verte loge, maison rustique et naturelle,
Paisible nid humain, si petit et si frêle
Pour contenir tout l'infini de leurs deux cœurs !
Là-haut, pleuvant sur eux en limpides lueurs,
L'azur brille à travers les ramures croisées,
Comme la joie au fond de leurs doubles pensées...

Tout se tait. Çà et là, dans l'épaisseur des bois,
Des coups de soleil font des taches d'or... Parfois
Une feuille, en un bruit furtif, frôle la mousse
Qui vers l'étang voisin dévale en pente douce,
Ou, sur le sable lisse, au seuil de leur abri,
Molle, tombant soudain du ciel avec un cri,
L'ombre d'un vaste oiseau qui plane se balance ;
Et bientôt tout reprend son lumineux silence.

La mer, la mer changeante et rauque, est loin, là-bas,
Sa ligne au sombre azur tremblant ne se voit pas.

Même du plus haut tertre, au ras des plaines vagues...
Loin, l'éternel tumulte insomnieux des vagues,
Les cris du port, toujours plein d'un bruyant arroi,
Loin, les nocturnes sons du cor, du cor du Roi,
Dans l'ombre où par instants se rapproche la chasse,
Et les baisers hâtifs que la peur désenlace ;
Loin, la vie, innombrable et fiévreuse prison,
Et loin aussi, loin même, hélas ! la trahison...

Seul, autour de leur couple, à l'infini, s'étale
L'universel pardon de la paix végétale.

A peine en tout un jour voient-ils, d'un bond soudain,
Passer un écureuil espiègle, ou quelque daim
Fugitif, égaré de la natale harde.
Parfois pourtant, derrière un haut buisson, s'attarde
Une biche aux pas vifs et menus qui, le soir,
S'en vient les regarder tout près, de son œil noir,
Curieuse, et de jour en jour apprivoisée.
Hier Yseult a pu, traversant la rosée,

Lui donner des glands doux dans le creux de la main.

Ainsi les bois secrets gardent le couple humain.

C'est midi. L'ombre est courte en la hutte de branches.
Yseult la blonde tient dans ses frêles mains blanches
Le front de Tristan brun et fort, presque endormi,
Et, les yeux dans ses yeux, chantonnant à demi
De très vieilles chansons aux notes indécises,
Aux mots balbutiants qui semblent pris aux brises,
Elle le berce comme un enfant bien-aimé...

Profonde et calme, ainsi qu'un domaine charmé,
Sans fin, mêlant au chêne épais le bouleau svelte,
Autour d'eux rêve aussi leur sœur, la Forêt Celte.

ROBERT DE MELUN

« Robert de Melun, † 1173. Œuvre : *Summa theologiæ.* »
(*Histoire de la Philosophie européenne.*)

Sans doute bien des fois, seul, en se promenant,
Il suivit au sortir de Melun cette berge,
S'arrêtant par endroits à quelque antique auberge,
Là peut-être où s'en ouvre une encor, maintenant.

La route au bord du fleuve était frayée à peine ;
L'autre rive, où nul pont ne conduisait encor,
Faisait comme un lointain et merveilleux décor ;
La forêt descendait, libre, jusqu'à la Seine…

Il allait, cavalier prudent, un peu courbé
Dans son simple et commode habit de bonne étoffe,
Sur sa vieille jument sage de philosophe
Qui trottait l'amble ainsi qu'une mule d'abbé.

Il agitait en lui les problèmes étranges
Où les penseurs d'alors mettaient leur passion :
En quel ciel Dieu trônait à la Création,
Ou s'il faut octroyer un corps humain aux Anges.

Puis son esprit flottait, au gré d'un vague ennui :
Il songeait qu'on parlait encor d'avoir la guerre ;
Son livre, où tout devait tenir, n'avançait guère ;
Pierre Lombard était plus célèbre que lui...

Et tandis que le vent glissait à ses oreilles,
Par-dessus l'Abbaye et la tour du Prieur,
Il regardait, sans voir, d'un œil intérieur,
Ces lignes des coteaux qui sont toujours pareilles.

— L'an mil était passé : l'on respirait un peu…
La terreur qui longtemps, sous une nuit profonde,
Avait comme écrasé la poitrine du monde,
S'enfuyait au ciel calme et redevenu bleu.

Et même, après ces jours d'anxieuse souffrance,
Çà et là frémissante à des souffles ardents
Et toute soulevée à nouveau du dedans,
La terre se gonflait d'une vaste espérance…

— Lentement Melun gris, là-bas, changeait d'aspects,
D'arbre en arbre, selon les détours de la route,
Melun, à l'horizon, peu différent sans doute,
Élevant Notre-Dame auprès de Saint-Aspais.

La Seine était la même aussi, verte par zones
De longues herbes d'eau que peignaient les remous,
Balançant, au milieu, des joncs grêles et mous,
Et, sur les bords, de beaux nénuphars blancs ou jaunes…

— Oui, bien des fois il dut s'en venir par ici,
Maigre intellectuel de ces temps, frêle et sobre,
Sur cette rive où j'erre en ce matin d'octobre,
Comme lui seul et grave, et méditant aussi.

Depuis, bien des soleils ont brillé sur la terre,
Et je souris du vieux scolastique lointain.
Mais sous une autre forme, en moi, le même instinct
S'inquiète et n'en sait pas plus du grand mystère...

Et la Seine toujours coule entre ses roseaux,
Et les platanes d'or s'effeuillent à l'automne,
Et des vols d'ortolans, au bas du ciel atone,
Font comme une poussière onduleuse d'oiseaux.

Et quelque part, mêlés à d'autres blancs squelettes,
Dorment ses os menus et son crâne léger,
Et, dans l'herbe frileuse et pâle du verger,
J'ai cueilli, ce matin encor, deux violettes...

JEAN DE DIEU

« Quand il ne pouvait refuser de dîner en ville, il tirait discrètement des cendres de sa poche pour assaisonner les plats qu'on lui servait. »

(A. Mithouard, *Les Marches de l'Occident.*)

Jean de Dieu, fou sublime aux repentirs ardents
Qui promenas ta sombre extase de malade
Dans cette éblouissante et sonore Grenade
Où, naïf, je rêvais le bonheur à vingt ans,

Quand d'un geste furtif, en discrète personne,
A la table d'un riche ami, tu parsemais
D'un peu de cendre au goût amer les plus fins mets,
Comme on poudre de sel un plat qu'on assaisonne ;

Voluptueux ascète, homme de peu de foi,
Craignais-tu donc si fort d'aimer la bonne chère ?
La vie encor, malgré le cilice et la haire,
Demeurait-elle donc si puissante sur toi ?

Saint gourmand, pour devoir à tel point t'en défendre,
Te semblait-elle un si délicieux repas,
Et, sans ce condiment, ne trouvais-tu donc pas,
A tout ce que le sort t'offrait, un goût de cendre ?

CLOÎTRE

Tout le malheur des hommes vient de ne savoir pas se tenir en repos dans une chambre.

PASCAL.

Hortus conclusus.

Cantique des Cantiques.

Tout de suite on se sent plus heureux dans un cloître,
Même en passant, distrait, sans la foi de jadis ;
Soudain l'on sent, au bord du puits, parmi les lys,
L'âme se concentrer à la fois et s'accroître.

Tous nos malheurs, aux yeux du grand chrétien amer,
Nous viennent de ne pas rester dans une chambre :
Aux soleils variés d'avril ou de septembre,
Un tiède cloître est comme une chambre en plein air.

C'est mieux encor que le « jardin clos » du *Cantique* :
C'est le retrait mystique à la fois et rustique
Où les abeilles près des âmes font leur miel ;

C'est la verte cellule où, caressant les lierres,
Le vent coule sous les arcades familières ;
C'est le calme oratoire avec, pour toit, le ciel.

Rome, Saint-Paul-Hors-les-Murs.

V

RENAISSANCE

AMYOT

... L'histoire est partout du gros pain que sa mère lui envoyait toutes les semaines par le batelier de Melun.

(FERDINAND BRUNETIÈRE, *Histoire de la Littérature française classique*, t. I, 3e partie.)

Donc souvent, sur ce fleuve où se dore l'automne,
Ici même, voilà bientôt quatre cents ans,
Quand le jeune Amyot, petit clerc de Sorbonne,
Vivait pauvre en un vieux logis d'étudiants,

A passé le bateau qui descendait la Seine,
Et contenait, envoi toujours très opportun,
Le gros pain que sa mère, une fois la semaine,
Lui dépêchait par le batelier de Melun...

Ici même... A travers une brume indécise
Devait poindre, halé par la corde, au tournant,
Le bateau qui glissait vers Vosves et Boissise,
Et que de lourds chevaux tiraient en piétinant.

C'étaient des jours pareils à celui-ci. Des herbes
Se rebroussaient, brouillant le reflet bleu du ciel.
Les champs, dressant leurs blés ou jalonnés de gerbes,
Dormaient... Comme aujourd'hui le monde était réel.

Parfois filait au ras du soleil un nuage
Qui promenait sa grande ombre sur les labours.
A l'arrière, les plis argentés du sillage
S'élargissaient... Où sont ces plis?... Où sont ces jours?...

La Renaissance était à son matin encore ;
Sur les prés vendômois jouait Ronsard enfant.
On découvrait, dans une allégresse d'aurore,
Que des hommes avaient pensé, longtemps avant...

Et là-bas, à Paris, en quelque salle noire,
Ménageant avec soin son reste de pain sec,
Amyot, petit clerc ardent, rêvait la gloire,
Et passionnément déclinait force grec.

— Et tout cela qui nous amuse et nous convie
A songer, d'un esprit tendrement curieux,
En souriant avec regret, et presque envie,
Était alors normal, profond, et sérieux,

Comme ce qui pour nous maintenant est la vie.

AS YOU LIKE IT

The forest of Arden...

« Comme il vous plaira... »
                    — Certe, il nous plaît, ton beau songe,
Ton songe d'un matin de printemps dans les bois,
Brouillard d'argent bercé d'invisibles hautbois,
Mais où soudain un trait du réel vibre et plonge !

O danses, chansons, jeux, baisers, déguisements,
Rires, pleurs, mots profonds et paroles légères,
Idylle que couronne au milieu des fougères
La ronde entre-croisée et tendre des amants !

Ah ! loin des cours, loin de la haine et de l'envie,
Arcadie ingénue et romanesque Éden,
Paradis retrouvé dans la forêt d'Arden,
Beau rêve étrange, doux et vain — comme la vie !

O Shakspeare, dans l'ombre où palpite le sort,
Tes spectres, tes clameurs de déments, tes chocs d'armes
M'émeuvent d'une horreur sacrée, et j'ai des larmes
Quand Fortinbras salue en silence Hamlet mort...

Mais le jeune Orlando, la fière Rosalinde,
Pierre-de-Touche, Audrey roucoulante d'amour,
Mais Jacques le Mélancolique à l'âpre humour
Qui donnerait pour une fleur tout l'or de l'Inde,

Ces héros de ton fol et féerique opéra,
Comme on les sent du vin de la Renaissance ivres !
Comme tu ris en eux, Shakspeare, et te délivres,
Rabelais sensitif, Montaigne hors des livres !

— Et pour le sens, d'ailleurs, c'est comme il vous plaira !

VELASQUEZ

La petite princesse est en habits de fête,
Des saphirs à ses doigts, à son cou des opales ;
Ses cheveux blonds, bouffants aux côtés de sa tête,
Semblent deux gros bouquets dénoués de fleurs pâles.

Sur ses vertugadins brochés aux amples toiles
Roule, en un tremblement lumineux et sonore,
Un flot de perles, sœurs des plus douces étoiles :
On la dirait vêtue avec un pan d'aurore.

Et, sous ses pieds menus, des mules au nœud frêle
Recourbent leur argent tissé de Pampelune :
C'est comme si, n'ayant rien d'assez beau pour elle,
On l'eût chaussée avec deux fins croissants de lune.

Mais à sa bouche un pli chagrin s'attarde et boude,
Et même le beau soir vaporeux d'améthyste
Paraît se conformer à l'ennui qui l'accoude :
La petite princesse est soucieuse et triste.

En vain le nain bouffon qui n'a pour toute charge
Que d'éclairer parfois d'un sourire sa joue,
Fait sonner ses grelots, saute de long en large,
Recommence vingt fois la culbute et la roue :

Elle est triste, et ses yeux vont s'embuer de larmes.
Tout à l'heure, d'un geste ingénument morose,
Elle a chassé déjà ses muets hommes d'armes;
A peine elle se tient de briser quelque chose...

Que lui font son Tyrol, son Hartz, ses Flandres même?
Elle veut — et ses pleurs s'irisent goutte à goutte —
Courir le monde avec ces garçons de Bohême
Qui, là-bas, font danser un ours blanc sur la route!

VI

DIX-SEPTIÈME SIÈCLE

AU CHATEAU DE FONTAINEBLEAU

Tous les ans je revois tes beautés une à une,
Doux Château, tes balcons moussus, tes seuils herbeux,
Tes toits d'antique ardoise aux reflets gris et bleus,
Et tes carreaux verdis par les lents clairs de lune.

Je longe ton étang immobile et profond,
Miroir glauque bordé de pierre aux belles lignes,
Et qui mêle une neige ondoyante de cygnes
Aux entrelacs d'azur que les arbres y font.

J'erre en ton vaste parc peuplé de Nymphes blanches,
Ton parc taillé jadis à même la Forêt,
Où de loin ton fouillis de tourelles paraît
Le château de la Belle au Bois entre les branches.

Je rêve en ton jardin français, exact et clair,
Aux parterres brochés de vieilles fleurs connues,
Qui semblent, variant leurs couleurs ingénues,
De grands tapis naïfs déroulés en plein air.

Je parcours tes communs mêmes aux murs de briques
Et j'écoute, dressant son lourd cadran, pareil
A quelque rose d'or large ouverte au soleil,
Ton horloge évoquer des heures historiques.

Mais j'écoute surtout ton âme, tendre sœur
Du beau pays épars à l'entour de tes grilles,
Grave, mais apaisée aux parfums des charmilles,
Où même la grandeur se fond dans la douceur...

Je t'aime, vieux Château qu'en vain le temps insulte,
Fin pêle-mêle où chaque époque tour à tour
Ajouta son portail, son étage ou sa tour,
Noble et charmant chaos, harmonieux tumulte,

Image de la France exquise que tes rois,
Comme un à un ils t'ont construit aile par aile,
Au hasard des destins qui survenaient pour elle,
Province par province ont bâtie autrefois,

De siècle en siècle, à travers joie, espoir, souffrance,
Accroissant par morceaux divers la nation,
Rajoutant Berry, Marche, Aunis ou Roussillon
Au vieux donjon central qu'était l'Ile-de-France,

Et créant peu à peu ce miracle de goût,
Cette œuvre d'art qu'à peine atteignent les années,
Où, du Var à l'Adour, de Lille aux Pyrénées,
Tous les contrastes vont s'embellir dans le tout !

INNOCENT FAI

Il y eut à Port-Royal toute une série de domestiques solitaires et pénitents;... il faut citer Innocent Fai, garçon charretier aux Granges·

(Sainte-Beuve, *Port-Royal*, t. II, p. 8.)

Innocentius Fai, agricola diligens et pius.

Nécrologe de Port-Royal.

Innocent Fai, « garçon charretier », mort aux Granges,
Auprès de Port-Royal ombrageux et caché,
Candide paysan qu'un jour avait touché
La Grâce impénétrable en ses desseins étranges;

Bon domestique des ermites, humble ermite
Subalterne, et l'égal des plus grands sous les cieux,
Qui vécus « au Désert » et servis « ces Messieurs »
Avec un pieux zèle, étroit et sans limite;

Qui, dans ce doux vallon si proche de Paris
Et pourtant si lointain par tout ce qu'il évoque,
— Comme s'il était seul resté d'une autre époque
Ou si Dieu pour toujours en eût fait son pays, —

Connus la Mère Agnès et la Mère Angélique,
Le bon Monsieur Vitart, le pur Monsieur Singlin,
Monsieur Le Maître, esprit habillé de « fin lin »,
Et les Arnaud, tribu féodale et biblique ;

— Qui, par les tièdes soirs de l'été, maintes fois
Vis le « petit Racine », ému, les mains fiévreuses,
Épris déjà d'amours nobles et douloureuses,
Feuilleter un roman clandestin dans les bois,

Et, parmi le silence où le couchant se dore,
Où seul un pivert creuse un arbre à coups de bec,
Nourrir avidement son jeune rêve grec
Au rêve alexandrin du vieil Héliodore ;

— Qui même conduisis peut-être un jour Pascal,
Pâle et maigre en son noir manteau d'abbé laïque,
Méditant quelque obscur problème de physique
Pour gagner ce renom qu'il méprisait si mal,

Pascal, volcan brûlant sa lave originelle
Même sous la rosée ineffable de Dieu
Que le froid des hauteurs mornes glaçait un peu,
Puy d'Auvergne couvant sous la Neige éternelle ;

— Innocent Fai, cœur simple aux sentiments profonds,
Comme il en est souvent dans cette Ile-de-France
Qui, sous son léger ciel, frivole en apparence,
Demeure enthousiaste et naïve en son fonds ;

Manant fidèle à ta croyance, et par qui vibre,
Transposé dans le cloître en cantique exalté,
Le premier cri déjà de l'Esprit révolté,
Fils de serfs ennobli par la foi grave et libre ;

— Quand tu mourus, on t'enterra dans cet enclos
Où croissent maintenant le lierre et la glycine,
Où, près du cher Monsieur Hamon, le grand Racine
Voulut goûter aussi le suprême repos ;

Et ton nom, que signait sans doute un lourd paraphe,
Fut mis au Nécrologe entre les plus fameux,
Et quelque docte abbé, pour t'honorer comme eux,
Polit en beau latin sa plus tendre épitaphe ;

Puis tes os, quand la fière et petite Sion
Que de loin surveillait Babylone inquiète,
Après maints sourds tracas où grondait la tempête,
Vit éclater enfin la grande affliction ;

Quand les tombeaux, rouverts sous la hache ou la pioche,
Furent en un macabre et cruel désarroi
Violés un à un par les archers du Roi,
— Du Roi qui triomphait dans Versailles tout proche,

Mais qui, par un effet des retours infinis,
Moins d'un siècle plus tard, sous l'or de son costume,
Devait subir aussi le même affront posthume
Dans son héréditaire et pompeux Saint-Denis, —

Tes os légers, saisis par quelque main grossière,
Furent jetés, déjà poudreux, aux quatre vents,
Avec ceux des seigneurs, des prêtres, des savants,
Poussière encor plus humble en cette humble poussière ;

Et le calme promis par le mystique Port
A déçu jusqu'au bout ta vaine certitude,
Et, pour te reposer d'une vie âpre et rude,
Tu n'as dormi qu'à peine une précaire mort ;

Et ton Dieu même, à qui tu servis tant de messes,
Et pour qui ton ardent amour t'avait reclus
Dans cette « solitude affreuse », lui non plus
Ne t'a pas dû tenir ses immenses promesses...

— Dors en paix cependant, pauvre homme, dors en paix,
Où gisent, enfouis dans la glaise ou le sable,
Les débris de ton corps doublement périssable,
Dors ton sommeil épars, pauvre homme, sans regrets :

Va, malgré tout, ta vie austère, suspendue
A ton aventureuse et magnanime erreur,
Ta vie aux jours ingrats de moine-laboureur
N'a pas été pour toi vraiment toute perdue,

Puisque, même si le salut trahit ton choix,
Si tu perdis le grand Pari, rien ne peut faire
Que du moins ces élans d'amour tendre et sévère
Qui te jetaient devant ton Christ aux bras étroits,

Ces saints délires pleins d'un ravissement triste,
Ces langueurs, ces douceurs, ces terreurs, ces ardeurs
Qui te faisaient frémir jusqu'en tes profondeurs,
N'aient pas donné la joie à ton cœur janséniste ;

— Que, même sans objet réel, ces « feux » secrets,
Ces désirs où l'effroi se fondait dans la flamme,
Tu les as cependant sentis brûler ton âme,
Que, même vains, ils ont dans ta vie été vrais ;

Et puisque au reste, loin du banal cimetière
Où nos chairs lasses vont se dissoudre et finir,
S'il vit un peu de nous dans notre souvenir,
Ton âme n'est pas morte encore tout entière,

Mais qu'échappant à la grande ombre du tombeau,
Pour avoir, en tes jours de fervente misère,
Pris part d'un cœur vaillant et d'une foi sincère
A tout un vaste effort d'idéal qui fut beau,

Longtemps après que ton argile fruste et brève
Fut rendue à la terre antique où tu passais,
Ton nom, ton bon vieux nom catholique et français,
Vient par hasard, un soir de lecture et de rêve,

Aux nonchalants détours d'un voyage incertain
Parmi ce sinueux causeur de Sainte-Beuve,
Donner à ton fantôme une vie encor neuve,
En émouvant l'esprit d'un poète lointain,

D'un poète oublieux de tes Saints, de tes Anges,
Mais qui t'aime, ayant lu ton nom, comme au travers,
Et qui t'évoque, et voue à ton ombre ces vers,
Innocent Fai, « garçon charretier », mort aux Granges.

PARC ROYAL

« Il a passé par ici,
Il repassera par là. »
(*Vieille chanson.*)

Tous et toutes, en ce décor
Mélancolique et solennel,
Devant ces bassins pleins de ciel,
Sous ces portes aux grilles d'or,

Tous et toutes, les blonds marquis,
Les beaux ducs ceints de cordons bleus,
Les duchesses dont les fiers yeux
Se baissaient en regards conquis,

Et les Reines au cœur en deuil,
Traînant leur veuvage éclatant,
Et les Rois ivres d'eux, jetant
Sur la terre un hautain coup d'œil,

Avec leur joie et leur souci,
Et leurs haines et leurs amours,
Dans la lumière de leurs jours,
Ils ont tous passé par ici.

Mais le vent infini souffla,
Chassant leurs destins révolus,
Et jamais plus, et jamais plus
Ils ne repasseront par là...

VII

TROIS POÈTES FRANÇAIS

A ANDRÉ CHÉNIER

André, vous êtes né sur les genoux des Muses !
Là-bas, parmi les fleurs, sous l'azur byzantin,
De vieux Faunes ont dû vous trouver, un matin,
Petit Grec souriant à leurs faces camuses !

Mais lorsqu'aux bois d'Aunay tintants de cornemuses,
Vous allez voir danser les pâtres sur le thym,
Parfois, en méditant quelque vers incertain,
Vous soupirez : « O cher et dur labeur, qui m'uses ! »

Ah ! profitez des jours, des heures, des instants !
Travaillez sans repos ! vous n'aurez pas le temps,
Hélas ! d'être épuisé par l'effort du génie !

Et retrouvez en vous l'âme de vos aïeux
Pour croire, un jour prochain, frère d'Iphigénie,
Que celui qui meurt jeune est aimé par les Dieux !

BAUDELAIRE

Une fois, une seule, aimable et douce femme...

. . . .

J'ai souvent évoqué cette lune enchantée,
Ce silence et cette langueur,
Et cette confidence horrible, chuchotée
Au confessionnal du cœur.

Confession, *Fleurs du Mal*, XLVI.

Un soir, Baudelaire, etc.

(Catulle Mendès, *Belles-Lettres et les environs*, *Figaro*, 1903.)

Un soir, poète plein d'extase et de colère,
Mais déjà mourant à demi,
Seul, sans argent, le pâle et maigre Baudelaire
Vint heurter chez un jeune ami,

Et bientôt, s'allongeant sur un lit de fortune
Dressé dans un recoin obscur,
Pour tâcher d'échapper à la vie importune
Se retourna contre le mur.

Il était tard. On entendait dans le silence
A peine un fiacre, au loin, rouler;
Et Paris endormait, comme une plage immense,
Ses noirs flots las de déferler.

Alors, dans la pénombre où palpitait livide
La bougie à l'humble clarté,
Près du jeune poète au cœur encore avide
Qui, vieux à son tour, l'a conté,

Du malade qu'avait trahi la destinée,
Mais trop fier pour fondre en sanglots,
Une plainte monta, sourde, lente, obstinée,
Dont parfois bégayaient les mots,

Une plainte où soudain parlait tout haut son âme,
Avouant un chagrin mortel,
Et qui devait aller, sur son trône de flamme,
Faire frémir son Dieu cruel !

Elle disait : « que vivre en chantant pour les hommes
Est un sort âprement étroit,
Et qu'on n'y peut gagner même les pauvres sommes
Qui paieraient le pain ou le toit,

Que, les eût-on d'ailleurs, rien ne vaudrait l'angoisse
De fixer un frisson nouveau,
Et que, comme un papier noirci que la main froisse,
On a beau tordre son cerveau,

On a beau, dérobant l'éternelle harmonie,
L'enfermer en de purs accords,
La gloire, on la connaît trop vieux, et le génie
N'est jamais octroyé qu'aux morts;

Que c'est un dur métier que d'être grand poète,
Et que c'est le travail ingrat
De l'histrion mêlant aux clameurs d'une fête
Des chants que nul n'écoutera;

Qu'attendre la justice est une chose sotte,
Que tout craque, espérance, orgueil,
Jusqu'à ce que l'Histoire hypocrite sanglote,
Plus tard, sur un poudreux cercueil! »

— J'ai souvent évoqué cette chambre écartée,
Ce lit froid, ce flambeau blafard,
Et cette confidence éperdue, ajoutée
Au martyrologe de l'Art.

A RIMBAUD

Toi, du fond de mon sort calme et simple, je t'aime
Pour ta folle âme inguérissable de bohème,
O précoce Rimbaud, Musset des vagabonds,
Flâneur des ports, marcheur des quais, rêveur des ponts,
Pâle dormeur sur les bancs froids des tristes gares,
Hôte des cabarets aux subites bagarres,
Badaud nocturne ami du cocher maraudeur :
Et puis soudain rouleur des océans, rôdeur
Des vastes flots dont l'âcre embrun te fit revivre,
Passager invisible à bord du *Bateau Ivre*,

Menant ton songe halluciné sous tous les cieux,
Si plein de voix que tu restais silencieux !
Ah ! tu l'as bien senti, nostalgique malade !
Le poète, d'instinct, est l'éternel nomade,
L'homme que sans répit tourmente le besoin
D'épuiser l'infini des frissons, d'aller loin,
Plus loin toujours, changeant d'âme comme de place,
Pour rafraîchir à l'inconnu sa fièvre lasse,
Et pour chercher ailleurs, ailleurs encor, là-bas,
Si par hasard tout le bonheur n'y serait pas !

VIII

LA GUERRE

JUIN 1870

Un chaud soleil d'été dore les vitres hautes
Du vieux château bruyant de rumeurs et plein d'hôtes,
Et qui, posé sur la colline au beau contour
Comme sur un grand front tout rayonnant de jour,
Lui fait, parmi l'azur où luit sa grâce fière,
Une couronne illustre et massive de pierre.

Le vaste parc royal qui dévale à ses pieds,
Étageant et courbant ses feuillages taillés

Sous lesquels çà et là rêvent des Vénus blanches,
Fait crouler jusqu'en bas leurs molles avalanches
Qui semblent, traversant d'un bond la Seine, aller
S'épandre longuement encore et s'étaler
Dans la nappe du Bois profond aux masses bleues.

L'allée, entre ses troncs moussus, fuit à des lieues,
Pleine d'ombres que crible un or mol et divers,
Et qui subtilement teintent de reflets verts
Les blancs satins où rit un beau groupe de femmes :
L'Impératrice est là qui goûte avec ses Dames.
Elles causent, loin du tumulte citadin,
En coiffures de paille, en robes de jardin,
Sous les volants des crinolines évasées
Qui paraissent de loin des roses renversées,
Douces roses de France entourant comme un chœur
Une rose d'Espagne à l'ardente langueur.

Elles sont là, parlant, jouant, belles, charmantes...
D'un splendide regard plein de flammes aimantes,

Tout à l'heure les yeux de la mère, éblouis,
Ont suivi tendrement son fils, son cher Louis,
Qui passait au galop sur son poney de race...
Et là-bas, par-dessus les buis de la terrasse,
Comme un brûlant chaos étrangement distinct,
On voit Paris tout blanc qui dort dans le lointain.

*
* *

C'est une après-midi calme sur la grand'ville :
Reine du monde, faite à sa gloire tranquille,
Elle vit un jour simple au bas du ciel profond.
Près des kiosques, à la chaleur, l'asphalte fond ;
Les boulevards, sous le soleil aux clartés crues,
Flamboient ; on entend, loin dans les petites rues,
Fuir les victorias prestes, les lourds coupés ;
De beaux couples, dans les boudoirs à canapés,
Jeunes, légers, raillant la morale incommode,
Coquettent en chantant des valses à la mode ;

Dans les cours parfois joue un vague accordéon ;
Des Parnassiens, cheveux au vent, sous l'Odéon,
Tordant le cou pour voir la page non coupée,
Feuillettent Glatigny, Dierx, Banville, Coppée ;
Toute bleue aux regards des badauds nonchalants,
La Seine lente coule avec ses longs chalands
Entre les quais bordés de voitures fleuries ;
Et là-haut, sur le Louvre et sur les Tuileries,
Le drapeau, dans l'azur limpide, à plis soyeux,
Flotte et palpite au vent continuel des cieux...

*
* *

Au flanc du tiède parc plein de rêve et de joie,
Derrière la futaie, une petite voie
Solitaire, cachée entre ses verts talus
Qui débordent par place en gazons chevelus
Où les fleurs de l'été bourdonnent de mille ailes,
Allonge ou coude un peu ses deux rails parallèles

Qui, luisant aux reflets du jour d'un éclat dur,
Semblent patiemment attendre, sous l'azur...
C'est par là, c'est le long de cette douce pente
Que dans un mois, avec le beau train qui serpente
Et court depuis la gare en fête du château
Et descend en sifflant tout joyeux le coteau,
Emportant un fouillis bigarré d'uniformes,
Sveltes aides de camp, debout aux plates-formes,
Maréchaux que la foule acclame avec fureur,
Et, vague ombre entrevue aux vitres, l'Empereur ;
C'est par là que bientôt, vers le sang et la boue,
Plus proche de l'abîme à chaque tour de roue,
Vers Sarrebrück, puis Metz, puis Châlons, puis Sedan,
Vers la défaite immense, inouïe, excédant
Hélas ! tout ce qu'un peuple a connu de souffrance,
Va glisser la fortune antique de la France !

1910

Sous l'herbe qui la cache un peu plus chaque année,
La triste voie est là toujours, abandonnée.
Paris mystérieux vit et rêve au lointain...
Avons-nous assez fait pour changer le destin ?



INTERMEZZO

CARNAVAL

VARIATIONS SUR LE CARNAVAL DE SCHUMANN (Op. 9)

Le *Carnaval*, publié d'abord dans la *Revue de Paris* du 15 février 1909, y était accompagné de cette note :

« Dans ces *Variations sur le Carnaval de Schumann*, l'auteur a tenté ce que Théophile Gautier, par une formule bien connue, définissait « une transposition d'art ». Chacun des poèmes qu'on va lire correspond à un morceau du célèbre *Carnaval*, portant le même titre; le poète a respecté l'ordre des morceaux. Il a d'ailleurs essayé d'en donner moins le commentaire littéral que l'equivalent poétique, avec toute la liberté fantaisiste, voire même anachronique, çà et là, qu'implique cette transposition. »

I

PRÉAMBULE



PRÉAMBULE

Holà, badauds ! place au cortège
Du très haut seigneur Carnaval,
Qu'un gros de bouffons à cheval,
Lance au poing, entoure et protège !

— C'est dans un pays irréel
Qui n'est ni Venise ni Vienne :
Schumann y retrouve Henri Heine,
Shakespeare y poursuit Ariel.

Là, Musset ébauche un poème
Entre Peer Gynt et Mercutio ;
C'est la Munich de Fantasio,
C'est un port de mer — en Bohême...

Il n'est pas non plus de saison
Ni d'heure pour l'exquise fête :
La même minute parfaite
Emplit à jamais l'horizon...

C'est très loin, là-bas, sur la grève
De la vie aux contours flottants,
Hors de l'espace et hors du temps,
Dans la musique et dans le rêve!

*
* *

Pourtant maints visages connus
Se montrent parfois dans la foule
Qui roule, immense et douce houle
De fronts masqués et de seins nus.

Ardent satyre aux yeux de braise
Sous sa cape de hidalgo,
Pour lutiner Chloris, Hugo
Sort de la « Fête chez Thérèse ».

Gautier passe et fredonne encor
L'air du Carnaval de Venise ;
Banville, glabre, fraternise
Avec Scaramouche et Lindor.

Dans une ombre longtemps suivie
Qui se perd au milieu du bal,
Étonné, Gérard de Nerval
Croit reconnaître sa Sylvie ;

Tandis qu'au hasard se liant
Avec des Églés chancelantes,
Échappé des « Fêtes Galantes »,
Erre et zigzague Lélian...

Et — qu'on pardonne à son audace —
Parmi ces masques si divers
S'est glissé l'auteur de ces vers,
En chuchotant, pour mots de passe,

D'humbles mots encore hésitants
Que tel Menuet, vaine haleine,
Fit attribuer à Verlaine,
Voilà bien des jours, — dans le temps!...

* *

Place! une lointaine harmonie
En longs remous aériens
Mêle aux rythmes italiens
Les langueurs de la Germanie.

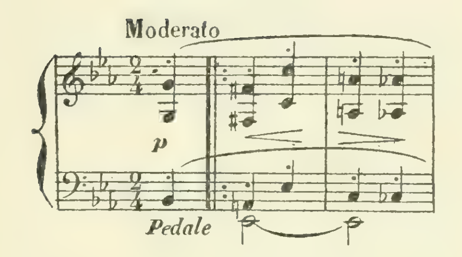
Déjà l'on entend des accords
Vagues de flûtes enchantées,
Et des trompettes veloutées
Comme de mystérieux cors ;

Et partout, aux églises proches,
Münster, clocher, dôme ou beffroi,
A plein ballan, en grand arroi,
Carillonnent toutes les cloches !

— Un gros de bouffons à cheval
Piaffe autour du char qu'il protège :
Place, badauds, place au cortège !
Voici le seigneur Carnaval !

II

PIERROT



PIERROT

Der arme Peter...

HENRI HEINE.

Pierrot?... Non : *der arme Peter*,
L'air gauche en sa pâle tunique,
Et qu'on reconnaît germanique
Plus qu'italien à cet air.

La lune est bien sœur de sa face,
Mais celle dont meurt le reflet
Sur son visage un peu replet
Est la lune où blondit sa race.

Blanc cousin de Gaspard Hauser,
Que vient-il faire en cette fête?
Cet astre là-haut, sur sa tête,
C'est l'étoile du *Tannhäuser*.

— Des masques chantent : leurs paroles
Sonnent dans la langue du *si* ;
Mais sa voix, quand il chante aussi,
Se traîne entre leurs phrases folles.

Parfois il danse, mais ses pieds
Semblent attachés à la terre :
C'est un bercement presque austère
Aux pas sphériques et liés.

Pour lui, la plus vive cadence
Du Carnaval aux bruits flottants
Paraît s'alentir en trois temps :
Il valse quand Mezzetin danse.

Il voudrait rire, étant Pierrot ;
Mais son rire s'achève en larmes.
L'air s'égaie en vain de vacarmes :
Des tilleuls l'alourdissent trop...

Il risque une gambade brève ;
Puis, soudain repris de langueur,
Des sanglots syncopés au cœur,
Il rêve, il rêve, il rêve, il rêve !

III

ARLEQUIN



ARLEQUIN

Et voici messer Arlequin,
Ainsi qu'à Bergame on le nomme ;
Mais il est de partout, en somme :
Son nom, c'est l'éternel faquin.

Picaresque sous Charles-Quint,
Autrefois Græculus à Rome,
C'est, chez nous, ce raccourci d'homme,
Gavroche insolent et taquin.

Il va, fendant l'air de sa batte,
Pitre escroc, vaurien acrobate,
L'oreille au guet, le nez au vent ;

Il rit au diable, il bée aux ange
Vêtu d'innombrables losang
Kaléidoscope vivant !

IV

VALSE NOBLE



VALSE NOBLE

Soudain, dans le cercle tracé
Par la vaste foule en attente,
Aux sons d'une valse éclatante
Un beau couple s'est élancé.

Ils sont jeunes tous les deux ; elle
Est blonde, lui, brun à l'œil noir ;
Et si légers que l'on croit voir
A chaque talon naître une aile.

Leur couple souple ondule et va
En un mobile et mol ensemble :
C'est l'ardent Lohengrin, il semble,
Qui valse avec la tendre Éva.

Et leur seul aspect transfigure
Le peuple avide et recueilli
Où longuement a tressailli
Le frisson de la beauté pure...

Les yeux dans les yeux, bras à bras,
Ils tournent, ils tournent sans trêve ;
Tous les cœurs, dans un même rêve,
Battent accordés à leurs pas.

C'est héroïque et romanesque,
Et d'un tel charme adolescent
Qu'à les regarder on se sent
Monter aux cils des larmes presque...

C'est tout le rythme grec, uni
A tout le vague romantique,
C'est la noble cadence antique
Roulée au moderne infini !

V

EUSEBIUS



EUSEBIUS

Eusebius, mélancolique masque
Au nom latin et presque épiscopal,
Que fais-tu donc, égaré dans ce bal,
Rêveur si tendre en ta grâce fantasque ?

Glissant, furtif, sur la pointe des pieds,
Blond, tout en noir, la figure pâlie,
Comme un Hamlet plus léger d'Italie,
Viens-tu, parmi les couples épiés,

Dans la pénombre où tu souris d'entendre
Maints gais propos d'amoureuse et d'amant,
Pour quelque ami veiller discrètement
Sur la vertu d'une femme trop tendre ?

Ou viens-tu, las d'un labeur trop ardu,
Artiste épris de la beauté parfaite,
T'égayer l'âme au bruit de cette fête?
Ou simplement, fidèle époux, viens-tu,

Viens-tu sentir, devant la vaine ivresse
Des prompts baisers surpris à chaque pas,
Que le plaisir, même ardent, ne vaut pas
La douce, l'humble et divine tendresse?

VI

FLORESTAN



FLORESTAN

Et, d'un bond, entre Florestan,
Au nom doublement romanesque,
Cavalier et florianesque,
Mi-troubadour, mi-capitan.

C'est en Schumann le jeune frère,
Vif, désinvolte et plein de feu,
Le brun cadet, bravache un peu,
Du blond Eusèbe, son contraire.

Et c'est bien, car la même loi
Nous gouverne, écoliers ou maîtres,
C'est bien là vraiment les deux êtres
Que chaque artiste porte en soi :

L'un sensitif comme une femme,
Effarouché du moindre bruit,
Cherchant le silence et la nuit
Afin d'y méditer son âme,

Qui parfois cloître son destin
Dans l'art ainsi que dans un temple,
Et, tout au fond de soi, contemple
Comme un lever d'astres lointain;

Le second rêvant l'impossible,
Ardent, hardi, passionné,
Ayant d'un désir forcené
Pris toute la gloire pour cible,

Et qui le soir, d'un bras vainqueur
Visant le ciel aux sombres voiles,
Y veut décrocher les étoiles
Que l'autre sent naître en son cœur...

VII

COQUETTE



COQUETTE

Voici l'Éternel Féminin
Qui s'avance, éventail en main.

— Elle sourit, elle caquette :
L'éventail semble une raquette

Où ses doigts prestes et moqueurs
Reçoivent et renvoient les cœurs...

L'œil en dessous, elle taquine
Les bouffettes de sa basquine.

— D'hier, d'aujourd'hui, de demain,
Sous la fontange ou le hennin,

Voici l'Éternel Féminin
Qui s'avance, éventail en main.

VIII

RÉPLIQUE



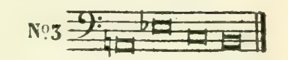
RÉPLIQUE

Poursuivez son œil, il vous fuit.
Fuyez son œil, il vous poursuit.

SPHINX

No 1 

No 2 

No 3 

SPHINX

Trois beaux Sphinx aux fiers nonchaloirs,
Qu'on sent pleins du mépris des proses,
En leurs doigts pâlis de névroses
Élèvent de sombres miroirs.

Sur leurs fronts purs comme les soirs,
Mais comme eux secrets et moroses,
Parmi de ténébreuses roses
Scintillent des diamants noirs.

Et leur trio, dont la noblesse
Inquiète en séduisant, laisse
L'esprit troublé, bien que charmé ;

Et ces trois beaux Sphinx, qu'un poète
Seul a reconnus dans la fête,
Sont trois sonnets de Mallarmé.

IX

PAPILLONS



PAPILLONS

Tout un tumulte de phalènes,
Tout un remous de papillons,
Porté par de vagues haleines
Jusqu'aux lumineux pavillons

Où, dorant au loin l'ombre verte,
Le bal sonore tourne et luit,
Est soudain, du fond de la nuit,
Entré par la fenêtre ouverte.

Il se fait tard; sous les fronts lourds
Les yeux battent : la fête est lasse.
Dans l'air moite passe et repasse
Le vol palpitant de velours.

Parmi l'atmosphère embrumée
Va et vient l'essaim éperdu,
Autour des lampes suspendu
Comme une guirlande animée.

Un vertige flotte... Parfois,
De la fenêtre ouverte, glisse
En des souffles au frais délice
L'odeur sauvage des grands bois...

Et toujours, avec ces haleines,
Sur ces odorants tourbillons,
Passe une haleine de phalènes,
Un tourbillon de papillons...

X

LETTRES DANSANTES



LETTRES DANSANTES

A noir, E blanc, I rouge, U vert...
A. Rimbaud.

A noir, E blanc, I rouge, U vert
S'élancent, la main dans la main,
Et, pour leur frayer un chemin,
Le flot du peuple s'est ouvert.

E blanc, U vert, A noir, I rouge
Fendent la foule qui s'égaye :
Comme au front d'un clown une abeille,
Le point sur l'I palpite et bouge ;

U vert lève les bras aux cieux
En un geste bouffon d'effroi ;
E blanc fait, replié sur soi,
Un éternel saut périlleux ;

Tandis que, les pointes jetées
En l'air, tournant comme une trombe,
A noir virevolte et retombe
Sur ses deux jambes écartées.

Et, çà et là, quand un flambeau
Profile sur fond étoilé
Leur quatuor bariolé
Ainsi qu'au sonnet de Rimbaud,

Dans ce groupe étrange et burlesque
Qui culbute et bondit sans trêve,
On croit voir s'animer le rêve
D'un Gutenberg funambulesque.

XI

CHIARINA



CHIARINA

Tendre, sur un rythme enlaçant,
Comme par l'extase entraînée,
Une valse passionnée
Prend l'essor en se balançant ;

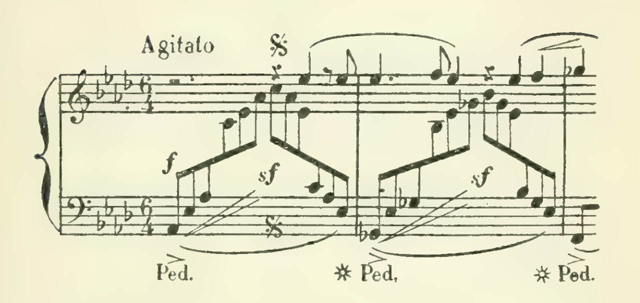
Tour à tour montant puis baissant,
Puis, de son audace étonnée,
Remontant encore, obstinée,
Et chaque fois se dépassant !

C'est comme une flèche de flamme
Que lancerait sans trêve une âme ;
C'est comme un merveilleux jet d'eau

Qui, dressant sa liquide lame,
Emporterait toujours plus haut
Le nom bien-aimé d'une femme !

XII

CHOPIN



CHOPIN

Le clair de lune est doux, comme une rose morte,
Et s'effeuille dans l'ombre en pétales d'argent ;
Mais ce soir, tour à tour plus languide ou plus forte,
La tristesse persiste en notre cœur changeant.

Qu'est-ce que ce chagrin subtil, qui parfois doute,
Mais qui parfois, suivant comme une onde nos nerfs,
Déborde malgré nous de nos yeux goutte à goutte,
Et roule dans le vent suave en pleurs amers?

La clarté pâle emplit l'horizon comme une urne :
Un doux givre d'été blanchit les sapins noirs ;
Le temps paisible fuit dans la tiédeur nocturne...
Qu'avons-nous à pleurer, ce soir entre les soirs?

XIII

ESTRELLA



ESTRELLA

« Quand je suis née, une étoile dansait. »

SHAKSPEARE.

Estrella, qu'une bouffée
Apporte émue et riant,
Ton frêle nom scintillant
Paraît le nom d'une fée.

Comme autrefois celle-là
Dont Shakspeare ourdit le voile,
Quand tu naquis, une étoile
Dansait, légère Estrella !

XIV

RECONNAISSANCE



RECONNAISSANCE

Asseyons-nous
Dans le mystère
Du soir tombant,
Vous sur ce banc,
Moi sur la terre,
A vos genoux...

Par les murmures
Du bois profond
Toute bercée,
Notre pensée
Flotte et se fond
Sous les ramures.

Les bruits du jour
Au vent qui passe
Traînent confus.
Ne parlons plus,
Même à voix basse,
Même d'amour.

Que nos baisers
Soient apaisés
De nonchalances;
Que nos silences
Soient irisés
De longs baisers...

XV

PANTALON ET COLOMBINE



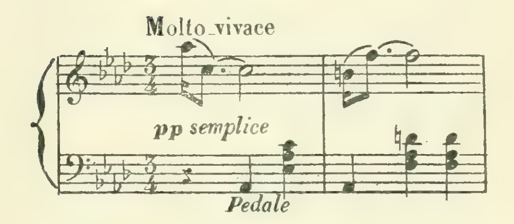
PANTALON ET COLOMBINE

Leur couple longe une muraille
Où son ombre jumelle court :
Colombine est svelte, il est lourd ;

Et la jupe de gaze raille
Le pantalon de Pantalon
Qui lui pend jusques au talon.

XVI

VALSE ALLEMANDE



VALSE ALLEMANDE

Et je voudrais du moins qu'une duchesse en France
Sût valser aussi bien qu'un bouvier allemand.

MUSSET.

Allemagne! Allemagne!
Où donc est ta candeur?
Tes songes qu'une odeur
De tilleuls accompagne?

Tes rossignols naïfs,
Tes tendres clairs de lune
Neigeant dans la nuit brune
Sur tes sapins pensifs?

Et, Musset le confesse,
Tes pâtres merveilleux
Dont chacun valsait mieux
Qu'en France une duchesse?

Où sont les heureux jours
Où l'on allait à Bade,
Sans fuir, l'âme malade,
Les Metz ou les Strasbourgs?

Ah! fais un peu silence!
Écoute avec langueur
Le pur Schumann, ton cœur...
Et renoue, et balance,

Au son du cor ancien,
Gretchen blonde et trapue,
Ta valse interrompue
Par le canon prussien!

PAGANINI



PAGANINI

Salut, vieux jouet mécanique
Qui, roulant sans trêve les yeux,
Verses des airs mélodieux
Avec un rictus satanique !

Salut ! L'archet sous tes longs doigts
Glisse ou bondit d'arpège en gamme ;
Ton toupet luit comme une flamme
Sur ton front inspiré ; parfois

Il semble qu'un orage torde
L'instrument qui gronde et gémit ;
Parfois c'est comme une fourmi
Qui, *piano*, court sur la corde...

Paganini, Paganini,
Méphisto de la chanterelle,
Reprenant toujours d'un bras grêle
Un air qui n'est jamais fini,

Maître au hoffmannesque physique,
Liszt efflanqué du violon,
Salut, diable brusque et long,
Jailli d'une boîte à musique !

XVII

AVEU



AVEU

Beau seigneur agile et fantasque
Dont me brûlent les yeux de feu,
C'est à peine si j'ose un peu,
Malgré la dentelle du masque,

Avouer non des lèvres, mais
De mes seuls regards, baissés même,
Que celui que cette nuit j'aime
N'est plus celui-là que j'aimais...

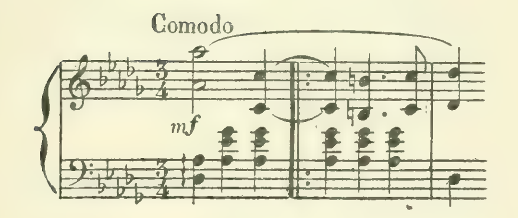
Qu'ai-je dit ? quelle âme inconnue
S'éveille en mon âme du jour,
Parmi l'ombre ardente où l'amour
Fait rougir toute épaule nue ?...

Ah ! de grâce, ne hâtez pas
Les mots qui tremblent sur ma bouche !
Que mon front au moins s'effarouche,
Si je dois glisser dans vos bras !

Laissez flotter tout le mystère
Sur l'âme d'où la raison fuit :
Le plus grand aveu dans la nuit
Est encor, parfois, de se taire...

XVIII

PROMENADE



PROMENADE

A pas lents, les doigts joints, et les âmes mêlées,
Sous cette étoile au ciel,
Suivons dans l'entrelacs assombri des allées
Le chemin éternel.

Vois cette étoile ! Elle est notre amour qui palpite
Au ciel de nos destins...
Savourons, le regard perdu, comme on médite,
Nos bonheurs clandestins.

Le parc égare autour de nous ses molles routes
Qui s'en vont dans la nuit ;
Mais toujours, traversant là-haut les vertes voûtes,
Notre étoile nous suit.

Vois, avec sa clarté si tendrement liquide,
De détour en détour,
Elle nous accompagne, il semble, elle nous guide
Où tous viennent un jour...

A pas lents, les doigts joints, et les âmes mêlées,
Sous notre étoile au ciel,
Suivons dans l'entrelacs assombri des allées
Le chemin éternel.

XIX

PAUSE



PAUSE

Ici Schumann mit une pause,
Et le poète se repose...

XX

MARCHE CONTRE LES PHILISTINS



MARCHE CONTRE LES PHILISTINS

Ils ne sont plus, les bourgeois de jadis,
Les Philistins honnis des romantiques ;
Sur leurs vieux os, sur leurs crânes antiques,
On peut chanter en chœur *De Profundis*.
Mais, foisonnante à remplir maintes listes,
Une autre engeance est là, — pire, ô destins ! —
Marchons, amis, contre nos Philistins :
Nos Philistins, ce sont les faux artistes !

DEUXIÈME LIVRE

UNE AME D'AUJOURD'HUI

LA MAISON DE L'ENFANCE

Ces petits poèmes, sauf le premier sonnet, plus récent, figureront dans une prochaine réédition du livre qui porte le titre de *La Maison de l'Enfance*. On les a insérés ici pour que l'enfance fût représentée dans *La Chaîne Éternelle*.

CLOCHES

Les cloches qui sonnaient dans les dimanches bleus
Ont encore évoqué les jours de notre enfance,
Quand tout l'espoir entrait dans nos cœurs sans défense
Avec leur bronze épars aux échos onduleux ;

Quand leurs sons, par-dessus les grands coteaux houleux,
A travers l'inconnu, là-bas, du monde immense,
En un balancement qui toujours recommence
Semblaient vibrer au fond de pays fabuleux !

Ah! quel espoir, puissant et doux comme une lame,
Avec leurs vastes flots d'airain nous gonflait l'âme,
Devant l'aube encor fraîche où nous rêvions frileux !

Comme leurs voix disaient des choses éternelles!
Comme tout l'infini de vivre était en elles,
Les cloches qui sonnaient dans les dimanches bleus !

I

O les enfants que nous étions,
Éblouis de tous les rayons
Et respirant toutes les roses,
Rieurs, étonnés et charmés,
Aimant toutes choses, aimés
Et caressés par toutes choses!

Nous courions joyeux à travers
Notre humble et profond univers,
Ayant les fleurs, l'herbe, que sais-je?
Les oiseaux, le vent, pour amis,
Et, dans l'azur vaste endormis,
Les lointains nuages de neige !

Parfois, assourdis de grillons,
En grandes gerbes nous mêlions
Les sauges ou les graminées ;
Et notre vie au long des ans
Était, de printemps en printemps,
Un pareil bouquet de journées.

Et quand le soir, sur le coteau,
Faisait au front du vieux château
Obliquer et fuir la lumière,
Nous sentions naître en notre cœur
Une peine égale en douceur
A notre gaîté coutumière...

II

Blanche maison, maison de l'Enfance aux vieux murs,
Toujours ton souvenir en moi revient s'épandre,
Comme l'odeur acide et douce de septembre,
Quand dans tes greniers clos s'entassaient les fruits mûrs!

Toujours ton souvenir luit en moi, pâle et pur,
Comme la claire chaux qui décorait tes chambres,
Comme la neige aussi qui, l'hiver, dans les branches,
Étincelait, couvrant le grand parc, sous l'azur!

Toujours ton souvenir me suit, comme ton ombre
Suivait en s'allongeant, le soir, ta forme sombre
Sur la pente profonde et fraîche du gazon;

Toujours ton souvenir au-dessus des années
Me sourit, comme avec leurs ardoises fanées
Tes toits bleus souriaient, là-bas, sur l'horizon!

III

Souvent, par les matins d'avril où le soleil
Faisait sur les gazons palpiter sa lumière,
Dans l'air qui n'avait plus sa torpeur coutumière,
Où se berçait un vol tumultueux d'abeilles,

Le front levé, tandis qu'au bord du ciel vermeil
L'azur frileux ouvrait par place une clairière,
Nous écoutions chanter la brise aventurière,
Avec un grand bruit frais d'eau vive à nos oreilles.

Et nos âmes alors s'en allaient en rêvant
Vers les ports qu'avait dû toucher le même vent,
Là-bas, du côté pâle où mouraient les étoiles...

Des vaisseaux qui doublaient les môles tour à tour
Y mouillaient, apportant du songe à pleines voiles ;
— Et c'était là qu'un jour nous irions vivre, — un jour !...

IV

Lorsque Juin à foison dressait de grandes sauges
Sur la pelouse où mûrissaient les graminées,
Et contre la maison, du seuil aux cheminées,
Faisait s'épanouir tout l'espalier des roses,

Perdus jusqu'à mi-corps parmi les herbes hautes,
Nous errions dans le parc immense, des journées,
Ivres d'air, et suivant de courses obstinées
Un geai preste, ou le vol de deux papillons jaunes...

Et soudain, parmi l'ombre où la lumière joue,
Nous écoutions, sous bois, d'une oreille captive,
Les guêpes d'or tourner leur invisible roue ;

Ou, par les soirs bercés d'une brise furtive,
Nous buvions, longuement charmés, le bruit d'eau vive
Que fait l'air en glissant sur le bord de la joue...

V

Car nous aimions le vent surtout, lent ou rapide,
Qui fouettait nos cheveux ou caressait nos lèvres,
Et qui, sous nos sarraux légers, aux soirs de fièvres,
Rafraîchissait nos corps ainsi qu'une eau limpide;

Le vent que nous buvions, l'été, d'un trait avide,
Quand, grimpés au plus haut du parc, comme des chèvres
Dans les rochers, parmi les ifs et les genièvres,
Nous embrassions d'un seul regard tout le ciel vide!

Ou le matin encor, lorsque lieue après lieue
L'azur s'arrondissait comme une coupe bleue,
D'où ruisselait la brise au goût d'herbe et de miel!

Frileux, un sang plus vif baignant notre jeune être,
Nous courions, les pieds nus, ouvrir une fenêtre,
Et nous buvions le vent à la coupe du ciel!

VI

Parfois, quand le soleil d'octobre entre les charmes
Rougeoyait, grande masse éblouissante et ronde,
Des clairons qui semblaient sonner au bout du monde
Évoquaient des combats lointains et des chocs d'armes.

Et je restais alors captif d'étranges charmes,
A rêver, dans mon cœur qu'un sang plus chaud inonde,
D'une gloire, plus tard, si pure et si profonde
Que brusquement mes yeux se remplissaient de larmes.

Et, le dos au vieux mur qu'empourprait le couchant,
Tandis que les clairons, là-bas, perdaient leur chant,
Les regards fascinés par le soleil d'automne,

Me sentant dans le cœur une force d'espoir
Infinie à combler l'immensité du soir,
J'imaginais la vie un bonheur monotone.

JEUNESSE

SED NON

Nous nous sommes aimés tout ce long jour d'été,
Dans la petite chambre aux rideaux demi-clos,
Joyeux, riant, pleurant parfois de volupté,
Et puis mêlant encor les rires aux sanglots.

Nous avons oublié la vie étrange, au loin,
Nul bruit n'effarouchant le bruit de nos baisers...
— Au fond des vitres a pâli le soir de Juin,
Et nous avons ouvert nos bras enfin brisés.

Mais là-bas, sur un long cyprès, dans le soir d'or
Qui s'attardait au ciel nacré comme à plaisir,
La plainte d'un ramier rauque semblait encor
L'insatiable appel en nos cœurs du désir.

DIALOGUE

— Que fais-tu, regardant l'âtre, les fleurs, les murs,
Au lieu de redoubler nos baisers? l'heure est brève.
— Oui, l'heure, un jour, sera lointaine comme un rêve :
Je recueille avec soin les souvenirs futurs.

SEPARATION

Nous causions à mi-voix, tendres, tristes un peu,
Sous cette nuit de Juin dont le silence bleu
Faisait graves jusqu'à nos rires,
Écoutant ruisseler les étoiles en nous,
Nos cœurs pleins de rayons et de souffles si doux
Qu'ils murmuraient comme des lyres...

Ma main paisiblement confiée à ta main,
Nous souvenant d'hier, espérant en demain,
Calmes parmi l'ombre sereine,
Nous nous disions parfois les plus secrets pensers
De nos fronts réunis, tous les deux caressés
Par la même nocturne haleine.

Et pourtant peu à peu, l'un de l'autre incompris,
L'un de l'autre se sont éloignés nos esprits,
Comme deux barques à mer haute,
Et bientôt, à travers les vieux mots incertains,
Nous nous sommes sentis infiniment lointains,
Seuls parmi l'ombre et côte à côte !

DÉCLIN

Le couchant vert s'éteint sur les eaux maladives
Que tourmente le vent tumultueux du soir,
Et le bruit des remous furtifs, le long des rives,
Imite les sanglots d'un secret désespoir.

Vois dans le parc jauni, plus désert d'heure en heure,
Des amants comme nous qui se disent adieu.
C'est l'automne, et la nuit : il faut bien que tout meure !
Et notre jeune amour passe avec l'été bleu !

Mais, comme un souvenir heureux qui se prolonge,
L'or du soleil se traîne en fidèles rayons,
Et le soir lent s'arrête au bord du ciel et songe,
Et trace encor sur l'eau de lumineux sillons.

Mais le pas des amants s'alanguit et s'attarde,
Et muets, attentifs à ne point trop pleurer,
En détournant leurs yeux ils ne prennent pas garde
Qu'ils ont rejoint leurs doigts, et qu'ils vont demeurer!

CONSOLATION

Pourquoi crier, pourquoi pleurer ?
Tu le sais, il faut que tout meure :
Ce bonheur ne pouvait durer...

Pourquoi t'abandonner ainsi
A ces vains regrets ?... attends l'heure :
Tu sais bien qu'ils mourront aussi.

Hélas ! tout n'importe pas tant !
La douleur même est un instant
Et ne peut que nous effleurer...

Rien au monde ne doit durer,
Ni le charme qui fait qu'on aime,
Ni ton désespoir, ni toi-même...

Pourquoi crier, pourquoi pleurer?
— Ah! ses cheveux, ses yeux, ses bras!
Ne plus la voir, et l'adorer!...

— Va, console-toi : tu mourras!

L'INFINI QUOTIDIEN

L'INFINI QUOTIDIEN

Senteurs des parcs touffus qui montez des feuillages
A nos chambres encore ouvertes sur les nuits,
Tendre arome des foins, parfum triste des buis,
Acre odeur des varechs séchés le long des plages ;

Nuances des forêts d'automne à l'or vivant,
Lignes des monts, reflets des lacs où les cieux tremblent,
Aspects aériens des nuages qui semblent
La forme suspendue et visible du vent ;

Saveur du pain qu'habite un végétal mystère,
De l'eau limpide ainsi qu'une essence d'azurs,
Saveur des vins, liqueurs de soleil, des fruits mûrs,
Où l'on croirait goûter le sang frais de la Terre;

Bruits sans nombre, fracas des mers, chants des oiseaux,
Faibles soupirs des blés mouvants, graves murmures
Que font les brises d'ouest en froissant les ramures,
Clapotis des remous, le soir, dans les roseaux;

Et vous, subtils contacts, velouté des jonquilles,
Feutre des mousses, soie épaisse des gazons,
Tiédeur lisse au couchant des murs de nos maisons,
Grain des marbres, poli délicat des coquilles;

Et toi surtout, en qui tout se mêle à la fois
Et s'exalte, beauté de la chair féminine,
Qui contiens tout, ainsi qu'une amphore divine,
Couleurs, contours, tiédeurs, saveurs, parfums et voix;

Entrez en moi, pendant mes quelques jours à vivre,
Entrez abondamment en moi, par tous mes sens,
Par mes yeux et ma bouche et mes doigts frémissants,
Que de vous à jamais je m'emplisse et m'enivre ;

O merveilles, entrez toutes, de jour en jour,
Vous qu'au fond du tombeau même, si l'on y rêve,
Doit encore évoquer et regretter sans trêve
Le mort, le mort glacé, muet, aveugle et sourd ;

Que je vous aie au moins pleinement possédées,
Puisque mon corps bientôt ne vous sentira plus ;
Que peut-être, dans l'ombre où je serai reclus,
Je vous emporte, ainsi que d'obscures idées,

Et vous médite alors dans l'immobilité,
Frissons quotidiens dont la somme est le monde,
Infini de la vie éphémère et profonde
Que n'épuiserait pas toute une éternité !

HEURES ET PAYSAGES

LA FORÊT ET LA MER

La forêt, même antique et sauvage, est humaine.
Sous ses branches, toujours, quelque chose ramène
L'âme où régnait d'abord son mystère paisible,
Vers l'homme enfin, son hôte et son maître invisible :
Là-bas, un grincement de serpe qu'on affûte,
Un feu de bûcherons devant une humble hutte,
Dont fume encor, parmi les billots et les scies,
L'éphémère foyer aux trois pierres noircies ;
La marque sur le tronc bossué d'un grand chêne
Qui déjà le désigne à la hache prochaine ;

Le vieux mur tout vêtu d'une mousse dorée
Qui jadis, dans le temps des rois, bordait l'orée ;
Et toujours, ce bruit fait de chants, de voix, d'haleines,
Qu'apporte au fond des bois le vent qui vient des plaines.
Parfois, sur le ciel gris ou bleu qui le dessine,
Avec le fût pour corps et pour pied la racine,
Pour bras les longs rameaux chargés d'azur ou d'ombre,
Et dont les feuilles sont les molles mains sans nombre,
L'arbre, où la vie un jour mit sa plus haute somme,
Surgit comme un essai gigantesque de l'homme.
L'arbre est notre immobile et séculaire ancêtre :
Il amassa d'abord ces réserves de l'être
Qu'aujourd'hui, végétal errant, l'homme dissipe...
Tout sur la terre, ayant fait l'homme, en participe.

*
* *

La mer est la grande eau première, élémentaire,
D'où lentement tout est sorti, même la terre.

Rien n'y rappelle l'homme, au loin, qu'une fumée,
Une voile, et qui fuit, comme inaccoutumée ;
Plus vite que le vent au milieu des feuillages,
Sur les flots disparaît la trace des sillages,
Et du plus lourd vaisseau qui creuse leur surface
Le remous frémissant et sonore s'efface,
A l'égal de la ride indistincte et muette
Que fait, en les frôlant, une aile de mouette ;
Et tout y redevient, à fleur de l'eau profonde,
Désert et vierge, ainsi qu'aux premiers jours du monde.
Dans ses gouffres obscurs où l'avenir s'apprête,
La mer couve une vie énorme mais secrète :
Elle a la nudité des choses primitives ;
Sous l'incessant labeur de ses lames hâtives
Une force éternelle et simple se devine :
La forêt est humaine, et la mer est divine.

FRISSON

Je regarde la nuit assombrir les lilas,
La millénaire nuit qui vient, toujours la même,
Depuis les temps profonds où l'homme n'était pas...

Quel chiffre nombrerait, indéfini problème,
De combien d'autres fut précédée ici-bas
Cette nuit, que voilà jusqu'à demain suprême ?

Combien de soirs, depuis les temps, sont descendus,
Roulant leur impalpable océan de mystère
Au ras des horizons noyés et confondus,

Avant qu'envahissant le jardin solitaire
Celui-ci vînt baigner quelques rameaux perdus
Dans ce petit espace ignoré de la terre?

Combien de pas, de cris, de chants, bientôt muets,
Ont vibré dans l'éther où le monde s'élance,
Et s'y sont vaguement dispersés à jamais,

Avant qu'entre ces fleurs, au vent qui les balance,
Cette nuit éployât sa frissonnante paix,
Et de combien de bruits est formé son silence?

LA PLATIÈRE AUX BICHES

Nulle route : en butant sur les pierrailles blanches,
On doit grimper de roche en roche entre les branches
Et soudain, écartant les derniers arbrisseaux,
On est à la hauteur du vent et des oiseaux.
Parmi des grès fleuris d'une courte bruyère,
Des mares çà et là dorment sur la platière ;
Tout autour, dans le sable ou le terreau mouillés,
Se suivant, se croisant, se mêlant par milliers,
Abondent, jusqu'aux bords des plus frêles corniches,
Des empreintes de pieds menus, des pas de biches.

Elles doivent venir ici, montant sans bruit
Par des sentiers connus d'elles, boire, la nuit,
Et puis libres, au clair de lune, loin de l'homme,
Jouer avec leurs faons maigres et sveltes, comme
Aux âges où la race antique des grands cerfs
Régnait paisiblement dans les halliers déserts ;
Et ces traces de pas qu'on découvre une à une,
C'est le piétinement de leurs jeux sous la lune...
Dans l'eau des mares, noire et léthargique, pleut,
Presque aussi sombre d'être intense, le ciel bleu.
Au lointain, par delà les ramures profondes,
S'arrondit l'horizon de plaine aux moissons blondes
Qui parfois, des hauteurs sylvestres, apparaît,
Comme un grand anneau d'or autour de la forêt.
En bas, la mer des bois se creuse en verts abîmes.
Et là-dessus, le vent frais et triste des cimes...

Les sauvages ennuis de ce lieu sont sublimes !

EFFEUILLEMENT

Des roses, embaumant ma vague somnolence,
Des roses aux bouquets penchants et déjà mûrs,
S'effeuillent çà et là, dans le secret des murs,
Parmi l'attention légère du silence...

Avec cette lenteur des choses végétales,
Seul bruit dans le mystère en extase arrêté,
Seul mouvement furtif dans l'immobilité,
Elles laissent tomber un à un leurs pétales.

Et molles, sur le rythme espacé de leurs chutes,
Elles ont l'air parfois de mesurer le temps ;
Et c'est presque, en mon songe éveillé, par instants,
Comme si j'entendais s'effeuiller les minutes...

LE DIMANCHE

Le Dimanche, il y a quelque chose dans l'air
D'autre, de plus tranquille ensemble et plus avide ;
Il semble que le vent, vague ou vif, soit plus vide,
Et que plus d'infini rêve au ciel sombre ou clair.

Un pâle ennui, brouillard où luit comme un éclair
Un rire, un cri, propage une langueur torpide ;
Le son est plus diffus, et l'écho moins rapide :
On se croirait à l'aube, en automne, sur mer...

C'est une joie un peu tristement amusée,
Comme une odeur obscure et close de musée,
Comme un écho mineur et las de fêtes proches ;

C'est comme un bruit épars de prières de vierges,
Comme un rayonnement invisible de cierges,
Comme un bourdonnement silencieux de cloches.

NEIGE EN PROVENCE

Il neige en mer ! Le beau golfe bleu du Midi
Soudain se change en un fiord pâle de Norvège :
Le bruit même du long ressac semble assourdi,
Et les flots ont l'air d'être ouatés par la neige.

Chaque flocon vient se poser, comme une plume,
Sur les remous crêtés d'argent... On ne sait plus
Quelle est cette blancheur que berce le reflux,
Et si c'est de la neige ou si c'est de l'écume.

Et tout à coup, dans l'âme un peu lasse qui ploie
Sous le vague fardeau de l'éternel azur,
Naît, avec le regret déjà du beau ciel pur,
Une tendre surprise où l'on rêve, mal sûr

Si c'est de la tristesse ou si c'est de la joie…

SILENCE

Silence des murs alentour
De ma seule et petite vie,
Qui sembles, dans l'ombre assoupie,
Monter et baisser tour à tour,

Que me veux-tu, grand cri muet
Que je sens diffus dans l'espace,
Suspendant cette gerbe lasse
Qui tout à l'heure remuait ?

Que m'apportes-tu ? quel conseil
De vie isolée et paisible ?
Ou quel vague et déjà terrible
Écho du suprême sommeil ?

Hôte obscur que j'entends ce soir,
Dans l'air profond qui te balance,
Rôder près de ma somnolence
Comme le vol d'un ange noir,

Que me veux-tu, secret Silence ?

AU FOND DU PARC

C'est un bassin où nul ne vient jamais : je l'aime.
Il est seul dans le fond du parc désert, tout seul ;
Le temps l'a revêtu d'un végétal linceul
Où le plus pâle éclair de jour ne luit plus même.

C'est comme, ouvert jadis à la clarté des cieux,
Un grand regard aveugle entre les sombres pierres :
Les feuilles, une à une, innombrables paupières,
Ont fermé ses reflets vivants, comme des yeux.

Mais il m'attire ainsi qu'une divine tombe,
La tombe de l'azur ancien, des vieux soleils,
Des aurores de juin aux flamboîments vermeils,
Des soirs jaunes et froids d'octobre où l'hiver tombe.

Et, comme on croirait voir un rêve essentiel
Méditer en des yeux aveugles au tain blême,
Sous ses feuilles, je sens un mystère suprême,
Je sens se recueillir tout un passé de ciel...

C'est un bassin où nul ne vient jamais : je l'aime.

PARC CITADIN

Les beaux hôtels, dans l'or de leurs grilles fermées,
Enchâssent au milieu de Paris le vieux parc,
Où chaque allée au loin, vide, infléchit son arc
Et fuit sous l'entrelacs hivernal des ramées.

Mais sur les marbres nus aux blancheurs animées,
Empereurs ou héros, Hercule, Claude ou Marc,
Dames d'antan, Clorinde, Agnès ou Jeanne d'Arc,
Parfois souffle une odeur tragique de fumées...

D'où vient-elle, à travers le riche et beau jardin?
Ah ! c'est, au vent du nord qui la rabat soudain,
L'odeur des grands quartiers, là-bas, tout noirs d'usines !

Et, quand la rue éteint par moments ses bruits sourds,
Dans le sommeil feutré des pelouses voisines,
On entend battre, ainsi qu'une mer, les Faubourgs !

L'INFINI DOULOUREUX

C'est un jour où frémit trop de lumière aux cieux !
Immobile devant les flots silencieux,
Ébloui par l'argent dissous du gouffre amer,
Je laisse la clarté du monde emplir mes yeux...
— Seul, comme un grand oiseau de neige au fond des cieux,
Un blanc nuage fait de l'ombre sur la mer.

C'est un jour où frémit trop de lumière aux cieux !
Et je sens tout à coup quelque chose d'amer
Naître en moi de l'instant vague et délicieux :
L'infini vide semble un sourire anxieux...
— Un blanc nuage fait de l'ombre sur la mer,
Et la clarté du monde est triste dans mes yeux !

AZUR

Tout est bleu ce matin : les vagues,
    Et les cieux glorieux,
Et les monts vaporeux et vagues
    Dissous au bord des cieux.

A peine si la grève est blonde
    Sous nos pieds... Ce matin,
L'azur est la couleur du monde !
    Et vois même, au lointain,

Baignant aux reflets de l'espace
Ses voiles pleines d'air,
A l'horizon un voilier passe,
Aussi bleu que la mer !

GOLFE

C'est une baie étroite après toute une lieue
De forêt où l'air chaud s'embaume de résine ;
L'odeur des algues vient de la plage voisine ;
On voit entre les fûts rouges la grande eau bleue.

Au murmure des flots brodant les grèves blanches,
Les pins mêlent un bruit de cimes balancées :
Parfois on ne sait plus, les paupières baissées,
Si l'on entend frémir les vagues ou les branches,

Je viens là, seul devant le large, me coucher
Au soleil, sur le bord spongieux d'un rocher
Où chaque lame tour à tour s'enfle et s'effondre ;

Et dans le parfum double et tièdement amer,
Longtemps, je reste ainsi, les yeux clos, à confondre
Les deux bruits fraternels des pins et de la mer.

NOCTURNE

Viens voir luire les fleurs du sureau dans la nuit,
Étincellement pâle, éclaboussement clair,
Gerbe de lents rayons comme arrêtés dans l'air,
Mystérieux bouquet sans tige épanoui...

Elles semblent nager dans l'ombre verte et brune;
On ne voit que les fleurs, on ne voit pas les branches :
On dirait, immobile, un essaim d'ailes blanches,
On dirait, suspendue, une neige de lune...

Et c'est comme un secret qui fait se parler bas.
Dans un frisson d'extase inquiète et ravie ;
C'est tout ce qui palpite et ne se pose pas :

Un vol de papillons aux tardifs entrelacs,
Un parfum de lys clos, un essor d'oiseaux las,
L'Heure éparse qui rève et qui retient son pas,

Et l'attente à jamais de l'Ame dans la vie...

LES LUTTES

HOMO

Je rentre enfin, laissant derrière moi la Ville ;
Et, dans ma chambre étroite où s'assombrit le soir,
Je reconnais à peine, au fond du vieux miroir,
Mon visage flétri par la vie âpre et vile.

Je rentre, le front chaud, les yeux lourds, les mains sèches,
Fatigué de soucis, de craintes harassé,
Tremblant, fiévreux, hagard, haletant, hérissé,
Criblé de passions comme un blessé de flèches.

Le mal quotidien, le grand mal d'être, vibre
Comme un couteau planté dans mon cœur palpitant,
Et sursaute selon son rythme et, par instant,
Y semble pénétrer encor, de fibre en fibre.

Mon corps s'épuise avec mon âme en luttes vaines ;
Le sang heurte ma tempe à grands coups continus,
Et j'ai toute la vie au bout de mes nerfs nus,
Et toute la douleur aboutit à mes veines.

Les hommes sont menteurs, lâches, durs, égoïstes ;
L'amitié même cache un échange accepté ;
L'amour n'est que l'appel de détresse jeté,
Des deux côtés d'un mur, par deux animaux tristes !

— J'aimais ce vieil ami de tout mon cœur sincère :
Notre Jeunesse avait ses deux mains entre nous,
Comme une vierge aux doigts invisibles et doux
Qui rapprochait nos mains à l'heure nécessaire.

Cet autre, je l'admire encor plus que je l'aime :
Son nom, naguère, avec un éclat triomphant,
Brillait illustre et pur à mes regards d'enfant,
Comme le nom sacré de la gloire elle-même...

Et quand, meurtri, cherchant le soutien que réclame
Tôt ou tard, aux tournants du sort, l'homme perdu,
Quand je criais d'angoisse, aucun n'a répondu,
Et je suis resté seul, avec mes cris dans l'âme.

Ah! ce que je lisais jadis n'est pas un songe!
Les hommes sont pareils à des cachots murés,
Et sous le beau vernis des grands mots vénérés,
Il n'est rien qu'un lugubre et vulgaire mensonge!

— Et cependant mon âme est ardemment joyeuse!
Si la Mort m'appelait ce soir, je dirais : « Non ! »
Et quelque chose encor me dit que tout est bon
D'une grande bonté sourde et mystérieuse!

Quelque chose... Ah! qui sait, hélas! peut-être n'est-ce
Que cet étrange espoir tout physique et naïf,
Que l'orgueil d'éprouver son corps allègre et vif,
Que cette confiance enfin de la jeunesse!

Non. Si parfois j'entends bondir mon pouls sonore,
Si mes doigts me font mal quand je serre le poing,
Je sais ma force brève et ne m'abuse point,
Et, même faible et vieux, je voudrais vivre encore!

Ah! sans doute, au hasard je désire, et regrette;
Je ne sais d'où je viens, je ne sais où je vais,
Et la vie est cruelle, et les hommes mauvais...
Mais je sens là-dessous une splendeur secrète!

Mon cœur amer est plein d'une gaîté stoïque,
D'un désespoir fervent et d'une heureuse horreur:
Comme un acteur frémit de feindre la terreur,
Je m'enivre, en jouant, du grand drame héroïque!

J'ai dans l'âme toute une ardente et sombre fête ;
Je suis comme un marin au pied des mâts brisés
Qui, se sachant perdu, s'assied, les bras croisés,
Et d'un regard lucide admire la tempête !

Je suis comme un soldat qui rit pendant qu'il charge,
Blessé, mais par la poudre et la rage exalté,
Comme un nageur nerveux qui se noie en été,
Et qui roule au soleil dans les vagues du large !

Je me sens dans le cœur d'une Chose profonde,
Faible atome que baigne un tourbillon puissant,
Humble goutte éphémère et brûlante du sang
Qui circule à jamais dans les veines du monde !

A UN POÈTE

« J'ai la fureur d'aimer... »

VERLAINE.

Joyeux jadis, le sort t'a fait un peu morose,
Toi qui d'abord courus d'un pas aérien...
Trop d'âmes tour à tour te prirent quelque chose
Pour ne te donner rien.

Poète surveillé par les yeux ironiques,
Faible et tendre au milieu des forts et des méchants,
Romantique attardé dans un temps de cyniques,
Chanteur chez les marchands,

Tes générosités brusques et toujours vaines,
Tes grands élans d'amour, tes fougues d'amitié
T'ont fait verser parfois le plus pur de tes veines,
Et c'est vraiment pitié

De voir encor, malgré la vieille expérience,
Ta surprise devant le mensonge haï,
Chaque fois que, frappant au dos ta confiance,
Un de plus t'a trahi.

Va, le même destin jusqu'au bout te réclame,
Et, de l'aube déjà lointaine au prochain soir,
Tu passeras tes jours à répandre ton âme
Et ne rien recevoir.

Mais laisse au loin crier l'injustice et l'envie;
Donne-toi sans espoir, et sans regret pourtant :
Le seul riche est celui qui, prodiguant sa vie,
En a toujours autant !

DÉSILLUSION

Naguère je rêvais d'une peine inconnue,
Comme, devant l'ami chagrin aux tristes mots,
Musset jeune, « enviant sa blessure et ses maux » ;
J'appelais la Douleur, la Douleur est venue.

Mais elle n'était pas celle que j'attendais,
Celle que j'espérais et que j'invoquais presque,
Une douleur étrange, ardente, romanesque,
Et dont la gloire eût mis sur mon front comme un dais !

Hélas! la passion où je courais avide,
Même atroce, eût encore été de la beauté!
Et c'est un ennui morne, indécis, hébété,
Où je piétine ainsi qu'en une chambre vide!

Car tout, jusqu'au malheur, est pour nous incertain,
Et l'homme, à travers l'ombre où son regard dévie,
Même quand il s'apprête à souffrir de sa vie,
Ne peut pas deviner la forme du destin!

DÉSESPOIR

Et dire que tout près, dans cette nuit d'automne,
A deux pas de la chambre où tu souffres, il est
Sous la rosée où, çà et là, flotte un reflet,
Des fleurs tendres qu'endort la lune monotone ;

Des brins d'herbe légers, frais, heureux, innocents,
Qui ne connaissent rien des misères de l'âme,
Et, sous des perles d'eau qu'irise un peu de flamme,
Des calices d'où monte un ineffable encens !

28*

— Oh! rentrer à jamais dans la vieille nature,
S'y fondre, y disparaître enfin, — ne plus souffrir!...
Mais on a peur du grand Hasard prêt à s'ouvrir,
Mais on tremble devant la grande Ombre mal sûre,

Mais il faudrait avoir l'audace de mourir!

EXHORTATION

Comme le cerf qu'assiège une meute affamée,
Pauvre homme, tu ne sais où tourner ton regard :
Tout à coup, à tes yeux surpris, de toute part,
La vie, autrefois large ouverte, s'est fermée.

Où sont-ils, ces beaux jours où, vif comme un enfant,
Tu riais au destin, plein de joie et plein d'aise,
Ivre d'un espoir vague et déjà triomphant ?
La vie, heureuse alors, est aujourd'hui mauvaise.

Qu'importe !... Hélas ! dis-toi que tu n'es pas le seul,
Puisque cette pensée a sa douceur amère ;
Dis-toi qu'il faut cueillir la sagesse éphémère
Avant de se coucher pour toujours au linceul ;

Dis-toi qu'alors, après avoir vécu la vie
Toute, en son indulgence ou sa sévérité,
Tu pourras t'endormir sans regret, sans envie,
Ayant du moins connu toute la vérité !

DEMAIN

Encore un peu d'espoir, pauvre âme douloureuse,
Encore un peu de joie imprévue et plus douce,
Comme une primevère en janvier sur la mousse,
Comme un reflet d'azur dans une grotte ombreuse.

Tout n'est pas dit ! La nuit qui sur tes pas se creuse
Semble hésiter au bord du jour qui la repousse ;
Ta tristesse a déjà frémi d'une secousse :
C'est peut-être demain que tu seras heureuse.

Va, regarde en avant, et non plus en arrière :
Dans les fourrés parfois s'étend une clairière,
Une source jaillit parfois d'entre les sables.

Confiance, courage encore, âme peureuse :
Un peu de ciel bleuit la forêt ténébreuse,
Sous terre un peu d'eau filtre en bruits insaisissables...

C'est peut-être demain que tu seras heureuse!



AMOUR

ÉTÉ

Couchés dans la pelouse haute
Qui baigne et brûle notre cou,
Nous rêvons tous deux côte à côte,
Les yeux perdus au ciel d'Anjou.

A travers l'entrelacs des herbes
J'aperçois ton profil léger ;
Par-dessus, jalonnés de gerbes,
Les chaumes semblent s'étager.

Les tiges font une nuit verte
Pleine d'insectes radieux;
Là-bas, la vaste plaine ouverte
Paraît continuer tes yeux.

Sur mon front une fleur balance
Un noir scarabée, en plein ciel.
L'herbe où crépite le silence,
L'herbe chaude a l'odeur du miel.

Renflant sa rumeur coutumière
Sur quelque champ mûr de sainfoin,
Le bruit des guêpes semble au loin
Le bruit même de la lumière...

— Été! nappe de grands lacs bleus,
Eau d'azur sans rive et sans ride,
Coule entre nos cils, glisse, pleus,
Délice lointain et liquide!

Oh! comme l'on est soulevé
Vers ce gouffre où le regard plonge!
Comme là-haut il ouvre au songe
Un pays enfin retrouvé!

L'air semble rouler dans ses flammes
Un grand cœur divinement doux...
Sens-tu qu'au fond de nos deux âmes
Quelque chose tombe à genoux?

— Mais j'entrevois ta silhouette
Dans le fouillis des brins ardents,
Et tu souris, rose et muette,
Une herbe longue entre les dents.

Et je reporte tout mon rêve,
Tout mon désir, tout mon amour,
Sur ta grâce de femme, brève
Comme la splendeur de ce jour!

Je concentre sur toi l'extase
Du monde éclatant et divers,
Et ta forme est comme un beau vase
Où j'épanche tout l'univers!

Et c'est toi que j'adore, ô celle
Que j'ai pour moi dans l'infini,
Petite et profonde parcelle
Par qui mon cœur d'homme est uni

Avec la vie universelle!

DEUX FLEURS DANS L'OMBRE

I. — UNE ÉTOILE

Viens dans le soir clair, sur la route.
Il fait tiède, marchons un peu ;
Marchons pas à pas, il fait bleu.
Appuie et pèse à mon bras, toute.

C'est l'heure vague où la nuit doute ;
Le vent du sud met l'ombre en feu :
L'extase où l'on croit sentir Dieu
Perle à nos fronts nus, goutte à goutte !

Vois ! la première étoile éclôt
Au ras des collines, là-haut,
Et semble frémir de vertige :

Sur le doux coteau velouté,
C'est comme une fleur de clarté...
On se prend à chercher sa tige.

II. — UNE BOUCHE

Comme ce soir il fait clair encor, sur la route !
La route est bleue et blanche au milieu des rochers ;
En bas, parmi les doux Angelus des clochers,
Un torrent sourd bourdonne au fond du val : écoute.

L'ombre est pleine de jour encore ; la nuit doute...
Viens plus près, et tous deux enlacés et penchés,
Regardons-nous longtemps dans nos yeux rapprochés :
Viens ! tu pourras te voir dans les miens, seule, et toute !

Et puis donne ta bouche après tes yeux, dans l'ombre.
Il est plus doux peut-être, à l'heure déjà sombre,
De sentir sur mes dents la fraîcheur de tes dents.

Donne ta bouche, fleur de nuit, que je la cueille
En baisers un à un plus longs et plus ardents,
Comme une fleur qu'on voit à peine, et qu'on effeuille...

SOLITUDE

Je sens mon âme égale à tout ce matin pur
Qui fait, sous le ciel bleu, comme un bouquet des choses,
Aux bois, aux gazons verts, aux blonds froments, aux roses;
Je sens mon âme égale à tout l'immense azur.

Tout vit en moi, le lys qui s'ouvre et le blé mûr;
Le sang du monde bat sous mes paupières closes;
Et lentement, du fond de ses métamorphoses,
Je sens germer dans mon cœur d'homme un dieu futur.

Et cependant un vide étrange en moi persiste,
Et je vais tout à coup triste, infiniment triste,
Hélas ! et je voudrais pouvoir pleurer un peu...

Souris de toi plutôt, humblement douloureuse,
Pauvre âme égale au monde et qui nourris un dieu :
Il s'en faut d'un baiser que tu ne sois heureuse !

SOIR DANS LA FORÊT

Comme le soir était morne dans la forêt,
Devant cette clairière au silence tragique!
Parmi le jour baissant, sous le ciel léthargique,
On aurait dit soudain que le monde mourait...

Oh! ces pins noirs qu'à peine un souffle triste évente
Et fait gémir avec ce bruit intermittent!...
En nous tombait, comme un caillou dans un étang,
Un lourd chagrin qui devenait de l'épouvante.

Il nous semblait qu'au ciel à jamais ténébreux
Nous ne verrions plus l'aube où l'horizon rougeoie,
Que c'en était fini pour nous de toute joie,
Que nous ne pourrions plus, jamais plus être heureux...

Et c'était, dans nos cœurs sans désir, sans envie,
Comme si nous eussions senti lugubrement,
Plus obscur et plus froid de moment en moment,
Descendre avec le soir le néant de la vie.

LIED

Saurai-je avouer ce que l'ombre
A dit à mon âme, ce soir,
Avec toutes les voix sans nombre
Du vent confus sous le ciel noir?

O toute la tristesse tendre
De cette âme d'homme, devant
La nuit où je croyais entendre
Une autre âme en pleurs dans le vent!

Toute l'ardeur que sur la brise
Dispersait mon songe exalté,
Du fond de mon âme, surprise
Par sa propre ingénuité !

O moments divins où le monde
Brûle des réserves d'amour,
D'angoisse et d'espoir tour à tour,
Dans une seule âme profonde ;

Où, sous le mystère éternel,
Incendie heureux, toute l'âme
Monte comme une grande flamme
Tourbillonnante vers le ciel !

HALTE

Simple délice d'être, humble béatitude.
Sérénité du cœur, légèreté du corps,
Mystérieuse et musicale plénitude
Où le rêve et la vie unissent leurs accords;

Projets naïfs, projets de jours tendres et calmes
Où le destin, après maint combat fatigant,
Ne serait plus comme un désert sous l'ouragan,
Mais comme une oasis paisible aux fraîches palmes;

Longs projets de sagesse où l'obscur lendemain
Sourit comme après la semaine un clair dimanche,
Où le vierge avenir semble une page blanche
Offerte toute grande à tout l'espoir humain...

Qu'y devons-nous inscrire un jour? bonheur et gloire?
Je ne sais : mon beau rêve ému n'a pas de nom.
Mais je veux aujourd'hui, fût-ce un vain rêve, y croire,
Et m'enivrer au moins de cette illusion;

Et puisque l'heure est bonne après qu'elle fut rude,
Je veux, avant la paix finale du linceul,
Savourer sans alarme et sans inquiétude
Ce moment de douceur, dût-il être le seul!

TRAVAIL

SIX HEURES DU SOIR

Six heures, à Paris, en hiver, sous la lampe…
C'est l'heure où, plus pressés, les mots heurtent ma tempe,
Comme, battant de l'aile et prisonnier encor,
Un vol fougueux d'oiseaux qui veut prendre l'essor.
C'est l'heure où la rumeur des cités s'exaspère,
L'heure où l'âme soudain espère, ou désespère !
Et je songe en ma chambre étroite, vaguement :
Partout, sur la moitié du globe, en ce moment,
A cette heure inquiète et nerveuse où nous sommes,
Exaltés par le soir propice, tous les hommes

Qui vivent pour le rêve ou la science ou l'art
Travaillent d'un esprit hâtif, comme hagard.
Des poètes, d'un doigt plus prompt, scandent leurs strophes;
L'univers élargit des fronts de philosophes;
Des musiciens, seuls dans l'ombre, au piano,
Nouent l'accord à l'accord d'un plus fluide anneau;
Des savants absorbés, penchant leurs faces blêmes,
Méditent d'un calcul plus hardi les problèmes
Où l'infini des lois en nombres se résout;
Des peintres sur l'album repris notent, du bout
D'un crayon plus subtil, une ligne plus douce;
Des sculpteurs vont pétrir d'un dernier coup de pouce
L'argile qui fléchit sous les linges mouillés,
Dans le vide sonore et froid des ateliers...
Partout l'ardeur, partout l'effort, partout la fièvre,
La main crispée au front, la dent mordant la lèvre,
L'éclair d'orgueil, les pleurs d'angoisse dans les yeux,
Partout le songe humain haletant vers le mieux!
O minute du jour entre toutes profonde!
Collaboration de la pensée au monde

En tout point de l'espace, à toute heure du temps,
Qui s'accroît et se fait suprême en ces instants!
— Puis, le labeur du verbe où chaque esprit s'aiguise
Rendant ma rêverie étrangement précise,
Je songe : aujourd'hui même, à cette heure, là-bas,
Dans les steppes, que fait Tolstoï, prophète las?
Que fait, sous la fumée et le brouillard de Londre,
Swinburne à qui Shelley d'en haut semble répondre?
Que fait, dans l'Allemagne aux soldats hérissés.
Hæckel qui vit fleurir la matière en pensers?
Et dans ses fiords, joignant l'amour à la colère,
Ibsen hirsute et blanc comme un lion polaire?...
Mais repliant soudain mon songe hasardeux :
Et toi, que fais-tu, toi, si chétif au prix d'eux?
— Comme toujours, courbé devant les pages blanches,
Enchaînant jours et nuits, semaines et dimanches,
Je cadence des mots en rythmes... — Es-tu sûr
Que, même confiné dans ton labeur obscur,
Parmi tous ces penseurs, ces rêveurs, ces apôtres,
Tu concoures du moins à la tâche des autres?

Dis, mauvais ouvrier, vite désespéré ?
— Je ne sais pas. Joyeux ou soucieux, au gré
De l'œuvre chaque jour nouvelle, et monotone,
Je travaille en doutant, je cherche, je tâtonne,
Balancé d'élans fiers en vœux irrésolus :
Je fais ce que je peux ; je ne sais rien de plus.

1906.

A DE JEUNES POÈTES

Les premiers feux de l'aurore...
VAUVENARGUES.

Oui, qu'ils sont doux, là-haut, dans notre jeune ciel,
Les premiers feux dorés de la gloire apparue !
Lorsque même, plus tard, sa lumière est accrue,
On ne retrouve pas cette douceur de miel !

On ne retrouve pas cette ample confiance
Dans un ardent bonheur qui ne peut pas finir,
Quand l'espoir vierge, ayant devant lui l'avenir,
A toute la grandeur humaine se fiance !

On ne retrouve pas ce goût divin d'azur
Qu'à l'heure, comme un vent des cimes sur les plaines,
Ni par moments, à pleins poumons, à bouches pleines,
Cette aspiration profonde du futur !

Ah ! l'on a beau cueillir l'orgueil, comme une rose :
On est grave, on sait bien qu'une épine parfois,
Agressive, ou sournoise hélas ! blesse les doigts.
C'est doux encor, plus beau même : c'est autre chose !

Ce n'est plus ce candide et magnifique émoi
Devant le vaste sort où tient tout le possible,
Ce tremblement d'avoir tout le rêve pour cible,
Cette ivresse ingénue à se dire : « C'est moi ! »

Ce n'est plus cette brusque extase intérieure
Où l'âme s'éblouit de sa propre beauté :
C'est un plaisir conquis, mérité, médité ;
Ce n'est plus cette joie abrupte, la meilleure !

Ah ! jeunes gens, aux fronts nouvellement laurés
Qui, sentant la caresse auguste, ont pâli presque,
Goûtez bien ce frisson naïf et romanesque :
Jamais plus, jamais plus, amis, vous ne l'aurez !

LAMPE

O lampe, amie austère et douce du travail,
Compagne des grands soirs, sœur des instants lyriques,
Qui contiens l'horizon des pays chimériques
Dans le cercle décrit par ton globe d'émail ;

O lampe étrange en ton humblesse coutumière,
Beau rendez-vous mystérieux et radieux
Où s'assemblent, ainsi qu'un concile de dieux,
Tous les nombres qui font éclore ta lumière ;

Présence universelle et pure à mon côté,
Où comme, en notre esprit peu à peu condensée,
La terre sous nos fronts se résume en pensée,
Tout l'infini des lois se concentre en clarté;

Autre cœur vif brûlant près du mien, autre somme
Du monde dont l'ensemble en toi palpite et luit,
Et par quoi, tutélaire et tendre, dans la nuit,
L'âme des choses veille avec l'âme d'un homme!

CLAIR DE LUNE

Per amica...

Per amica silentia lunæ...
J'entends chanter les doux mots de Virgile
Sous cette lune ample, limpide, agile,
Dont le jardin est tout illuminé...

— Par un tel soir il s'était promené.
Il suivait las, courbé, d'un pas fragile,
La route pâle aux ornières d'argile :
Soudain, en lui, le beau vers était né.

C'était des mots, balbutiés à peine,
Un peu de vent, un soupir, une haleine...
Il vivait, lui, jeune, aimant, couronné.

Et maintenant, ces mots lus dans son livre
Sont plus que lui réels, et le font vivre,
Et c'est par eux qu'il flotte, deviné,

Per amica silentia lunæ...

CONSEIL

Sache voir l'univers intime et coutumier
Où tu vis, dans les soirs soucieux de l'étude,
Et dont tes yeux, fermés par la vieille habitude,
Négligent aujourd'hui l'enseignement premier.

La lampe au long pied svelte est comme une fleur ample,
Une splendide fleur éclose à ton côté,
Et qui, changeant la force inconnue en clarté,
Offre à ton esprit d'homme un radieux exemple.

La plume, autrefois tige agreste de roseau,
Naguère encore prise à la tiédeur d'une aile,
Comme pour rappeler qu'une grâce est en elle,
Imite avec son fer un bec léger d'oiseau.

L'humble encrier, creusant sa rondeur ingénue,
A la forme d'un puits secret, au tain obscur,
Reflétant sur son eau tout l'idéal azur,
D'où peut surgir la vérité candide et nue.

Le livre clos n'est rien qu'un bloc lourd et dormant ;
Mais ouvre-le : toujours, à leur destin fidèles,
Ses pages doubles ont une apparence d'ailes ;
Si ton doigt les feuillette, elles battent vraiment...

Ainsi, mieux attentif à ces choses antiques,
Quand le travail te semble un austère devoir,
Tu sentiras autour de toi, si tu sais voir,
Un mystère prodigue en leçons pathétiques.

HORLOGE

L'horloge d'un village avec un bruit liquide
Sonne onze heures dans l'air sensitif de la nuit,
Timidement, avec un faible et frêle bruit
Que jusqu'à moi le vent printanier porte et guide.

Ce n'est pas le son dur, précis, impérieux
Que martèlent souvent les horloges des villes,
Et qui, tombant de haut sur nos foules fébriles,
Hâte encore pour nous l'effort laborieux.

C'est un bruit qu'un écho nonchalant accompagne,
Un murmure argentin à peine cadencé,
Où l'on dirait que le silence condensé
S'égoutte à petits coups sur la tendre campagne.

Ah ! tu ne presses point, toi, mon labeur ardu,
Vieille horloge des bois, des jardins et des plaines,
Toi qui sembles frémir à de vagues haleines,
Comme un cristal frôlé par quelque vol perdu !

Tu sais le beau secret des choses naturelles,
Que souvent l'homme oublie en la grande cité ;
Tu sais qu'elles ont foi dans leur sort accepté,
Que l'heure même est bonne et travaille pour elles ;

Tu sais que si la rose éclôt, si le blé croît,
C'est au gré d'une sage et féconde paresse,
Que chaque œuvre se fait à point, que rien ne presse,
Que l'homme a plus de temps ici-bas qu'il ne croit...

Ah ! viens rapprendre encore, avec tes notes lentes,
Au poète brûlé des fièvres de l'esprit,
Qu'il lui faut accorder toujours ce qu'il écrit
Au grand rythme natal des plaines et des plantes !

L'INTRUS

L'INTRUS

La chambre, saturée encore des odeurs
Qui tout le jour ont afflué par la fenêtre,
La chambre où le vent frais qui par souffles pénètre
Allège à peine l'air aux étranges lourdeurs,

La chambre autour de moi se tait. Dans un cristal,
Des fleurs penchent là-bas, sans bruit, leur calme rêve.
Même, à son battement paisible faisant trêve,
L'horloge a suspendu son cœur lent de métal.

Et, pourtant, çà et là, de grandes ombres denses
Palpitent dans les longs rideaux aux plis touffus ;
Et le silence est plein d'un mystère diffus,
Et j'y sens tressaillir d'invisibles présences.

Parfois des meubles ont de soudains craquements
Qui révèlent l'obscur travail de la matière...
Animant de subtils frissons la chambre entière,
Quelle vie est éparse entre ces murs dormants?

Dans ce vase le lourd bouquet de roses mûres
S'effeuille tout à coup, comme en un brusque émoi.
Qu'est-ce qui frémit là, dans l'ombre, autour de moi
Avec d'indéfinis et d'incessants murmures ?

— Mille êtres sont présents dans ma chambre, ce soir,
Mille êtres, des milliers et des millions d'êtres,
Cachés dans les rideaux inertes des fenêtres,
Dans l'émail de la lampe ou le tain du miroir,

Cachés dans le bois sombre et verni de la table,
Dans la plume d'acier qui grince sous mon doigt,
Partout où le regard accoutumé ne voit
Qu'un petit univers banal, tranquille et stable.

— Qu'est-ce que fait ma vie humaine à ces milliers,
A ces milliards sourds et clandestins d'atomes
Qui m'entourent ainsi d'innombrables fantômes,
A jamais inconnus sous leurs airs familiers ?

Sans doute ils ont leurs paix, leurs guerres, leurs désastres,
Leurs désirs, et qui sait même ? leurs passions.
Eux et moi, si voisins qu'ici nous paraissions,
Nous sommes séparés par des distances d'astres !

… Je les sens m'observer ce soir, en frémissant,
Je les entends parler avec des rumeurs vagues,
Pareilles aux reflux, aux murmures de vagues
Que font en moi leurs sœurs, les gouttes de mon sang :

« Qu'est-ce que cet intrus qui, dans notre silence,
Fait du bruit, et parmi notre immobilité
Va et vient, d'un tumulte inutile agité,
Et rompant notre antique et grave somnolence ;

Qui marche par moments à pas forts et bourrus,
Dérangeant les échos de ces murs, et, comme ivre,
Heurte une chaise, jette un papier, froisse un livre,
Fiévreux, hâtif, brutal?... Qu'est-ce que cet intrus? »

— Cet intrus, c'est l'intrus merveilleux de la Terre!
C'est l'Être inattendu que peut-être là-bas,
Dans les temps, l'Univers d'abord n'espérait pas,
Nouveau mystère issu du primitif mystère,

Celui que l'animal lui-même, en son désir
Instinctif d'une vie élargie et meilleure,
En ses efforts vers une âme supérieure,
Ne rêvait pas peut-être au fond de l'avenir;

C'est un homme, c'est l'homme, ardent, lucide et tendre,
L'homme où votre infini se résume en ce jour,
L'homme qui sent pour vous comme un obscur amour,
Et qui, vous concevant, tâche de vous comprendre,

L'homme, animal debout enfin, aux regards droits,
Qui contemple le ciel sans peur, sinon sans trouble,
Plante qui marche et qui, dans le cerveau, fleur double,
Lève l'éclosion suprême de vos lois,

L'homme qui fait tenir dans une étroite chambre
Tout un autre univers caché qu'il porte en lui,
Qui projette au ciel bleu de juillet son ennui,
Ou se fait de son rêve un azur en décembre,

Et qui même, écrivant parfois, le front en feu,
Immobile, mais plein d'une sublime joie,
Guerrier assis au geste intérieur, envoie
Ses fiers pensers, ainsi que des flèches, à Dieu!



SAISONS ET INSTANTS

DÉSIR

« Hokousaï, vieillard fou de dessin. »

J'ai déjà tout connu de ce qui fait la vie.
Je ne sais trop, pour m'accabler ou m'enchanter,
Ce que le vieux destin peut encor m'apporter;
Et mon âme pourtant demeure inassouvie.

J'ai su l'âpre douleur, la tendresse ravie,
L'ennui las d'espérer, l'orgueil las de douter.
Mais quand, seule, mon âme enfin peut s'écouter,
J'entends souffrir en elle une ineffable envie...

Laquelle ? Tout comprendre ici-bas, tout aimer,
Absorber l'univers en moi, le résumer,
Et puis ne pas mourir à jamais, cri suprême !...

— Ou simplement peut-être, artiste « fou des mots »,
Par quelque soir de France où fument les hameaux,
Fixer tout l'infini diffus dans un poème !

PAQUES

Partir, partir !

MALLARMÉ.

Voici Pâques, moment de la migration !
Comme un vol inquiet d'oiseaux sur une grève,
Un grand désir fiévreux de partir nous soulève,
Sourd comme un instinct, fort comme une passion.

Ici pourtant le gai soleil neuf qui ruisselle
Sur les parcs où, frileux encore, nous sortons,
Dépliant les bourgeons et gonflant les boutons,
Fleurit chaque rameau déjà d'une étincelle.

Mais c'est ailleurs, ailleurs que nous voulons le voir,
Après le sombre hiver et ses fêtes moroses.
Ailleurs, en d'autres cieux, sur de nouvelles choses
Où nos cœurs n'auront pas été tristes, le soir !

Plus que l'azur, c'est le bonheur qui nous réclame
Là-bas, vers le plus beau des pays, vers ailleurs !
Partir ! tâcher de vivre au loin des jours meilleurs !
Partir ! changer de place afin de changer d'âme !

FUMÉES

Malgré le soleil tiède on fait encor du feu.
De toutes les maisons du village s'élève,
Parmi les marronniers sans feuilles, dans l'air bleu,
Un mince et lent filet de fumée... Et je rêve,

Je rêve, sur le seuil, à regarder longtemps,
Là-haut, dans l'entrelacs des naissantes ramées,
Se mêler aux rayons jaunes et palpitants
Les jeux d'ombres que font sur le mur les fumées...

CHANT NOCTURNE

Au fond de la nuit taciturne,
Seul, un chant d'oiseau dans les bois,
Qui pleure, et s'interrompt parfois,
Étreint par l'angoisse nocturne.

Seule, la voix frileuse, il semble,
D'un oiseau triste qu'on sent nu
Comme un cœur devant l'inconnu,
Comme un cœur où tout l'effroi tremble...

Dans les ténèbres la feuillée
Palpite au vent faible qui fuit,
Et çà et là, malgré la nuit,
Étincelle toute mouillée.

Sous les arbres courbés en voûte,
La pluie, humble et douce rumeur
Où le bruit de l'orage meurt,
Glisse des branches goutte à goutte;

Et goutte à goutte aussi, dans l'ombre,
Les notes du vivant roseau,
De l'invisible et tendre oiseau,
S'égrènent au gré du vent sombre...

— Oh ! quelle tristesse réclame
Ce chant aux appels incertains,
Qui semble jaillir des lointains
Comme un sanglot du fond de l'âme?

Vaste et morne, on entend se taire
Toute l'ombre autour de ce chant,
Comme tout le destin méchant
Autour d'une âme solitaire...

— Quelle est la douleur qui persiste
Dans le cœur du monde, ce soir,
Pour que, seule sous le ciel noir,
Cette voix d'oiseau soit si triste?

JOUR D'ÉTÉ

C'est un de ces beaux jours ardents, sous un vent clair,
Où l'horizon en fleur rit à l'azur en feu :
Les chênes et les lys flottent légers dans l'air,
Et la plaine est un grand bouquet sous le ciel bleu.

C'est un de ces beaux jours de limpide chaleur
Où la terre est si jeune au bord du ciel si pur,
Qu'elle-même apparaît comme une immense fleur
D'où semble s'exhaler, tel qu'un parfum, l'azur !

BEAUX SOIRS

Beaux soirs d'été, si doux qu'on ne peut s'endormir!
On se relève, on pousse un volet, on regarde...
L'âme est comme une abeille heureuse qui s'attarde
A sentir dans le vent ses deux ailes frémir.

On prend un livre, on court à la fenêtre encor
Pour respirer la nuit où palpite une autre âme.
L'heure tinte, le lit aux draps frais nous réclame,
Mais le rêve, au profond des bois, sonne son cor !

Plein d'un désir immense et que rien n'assouvit.
On voudrait arrêter au moins parmi l'espace
L'instant, le vague instant divin, l'instant qui passe...
Et c'est pour quelques soirs semblables que l'on vit !

NUIT D'ÉTOILES

Sur l'horizon hautes ou basses,
Frôlant leurs orbes qui s'évitent,
Les calmes étoiles gravitent
En silence au fond des espaces.

Dans l'éther obscurément bleu
Où leurs lueurs se disséminent,
Les astres un à un culminent :
Épars, on les voit peu à peu,

Suivant la route coutumière,
Monter au ciel, puis redescendre,
Comme une radieuse cendre,
Comme des gouttes de lumière...

O perles que verse un grand vase
Fait d'un noir cristal azuré!
O rythme paisible et sacré!
O splendeur, ô mystère! Extase!

FIN D'ÉTÉ

Le fleuve lent paraît endormi sous le ciel,
Et luit comme une soie éblouissante et lisse;
Une voile, y brochant son reflet pâle, glisse
A fleur d'eau, sur l'azur presque immatériel...

Du gazon chaud des bords monte une odeur de miel;
A peine, sous une aile en fuite, l'eau se plisse...
Il semble par moments que tout l'air bleu s'emplisse
D'un bonheur merveilleux, profond, essentiel.

Mais l'automne déjà, clandestine et jalouse,
A jauni par endroits l'herbe de la pelouse,
Et, plus blanc, le soleil pleut moins d'aplomb dans l'air ;

Et tandis qu'en suspens rêve l'heure incertaine,
Sans relâche l'été s'incline vers l'hiver,
Comme le fleuve lent coule à la mer lointaine...

TRISTESSE

O tristesse des murs autour de moi, ce soir !
Mystérieuse angoisse, étrange désespoir
Diffus dans l'air paisible et muet de la chambre,
Ce soir, pourtant pareil aux autres, de septembre !
Qu'ai-je donc ? Quel est donc, en moi, ce lourd chagrin
Qui pèse, comme un doigt invisible d'airain ?
... J'ai beau douter, il veut que je le reconnaisse !
C'est le chagrin, récent encor, d'une jeunesse
Qui sourit dans les pleurs comme un printemps frileux...
J'avais cru l'oublier enfin, sous les ciels bleus

Qu'aux hasards indulgents de la route suivie,
Çà et là, depuis lors, me dispensa la vie.
Et soudain il renaît, ce soir d'anxiété,
Ce soir d'automne, hélas ! de mon humain été !
Car c'est déjà l'été dans mes jours ! Le temps passe !
Et voici peu à peu se rétrécir l'espace
Qui m'est offert avant la suprême saison ;
Et parfois, je crois même entendre à l'horizon
La Mort qui, d'une voix plus proche, me réclame...
Il serait temps bientôt d'être heureuse, mon âme !

SEPTEMBRE

Oh ! la première odeur du bois brûlé dans l'âtre !
Le premier sifflement de la flamme bleuâtre
Hors de la bûche humide encore où bout la sève !
Parfum et bruit frileux de l'été qui s'achève,
De l'automne déjà prochain qui nous apporte
Ses beaux songes roulés dans une feuille morte !
Parfum et bruit secret, aussi, des heures closes
Où l'on travaille enfin, l'esprit libre des roses.

Des soirs courts où très tôt l'on allume les lampes,
Des nuits qu'on passe près du feu, la fièvre aux tempes !
Ah ! chaque année, en moi, c'est, à la même époque,
Le même passé grave et tendre qui s'évoque !
Je sens, avec l'or bleu de la première flamme,
Un reflet d'autrefois s'éclairer dans mon âme,
Et, sur le tourbillon de la première cendre,
Un vol de souvenirs flotter et redescendre !

JOUR D'AUTOMNE

Le plus délicieux jour d'automne est dans l'air,
Pâle comme ses fleurs, doré comme ses feuilles.
O douce vie, on sent qu'en lui tu te recueilles,
Comme en un dernier rêve heureux, avant l'hiver !

Bien qu'une rose au loin jette un tardif éclair,
O douce vie, on sent que partout tu t'effeuilles...
Mais il semble qu'avant le grand chagrin tu veuilles
T'étourdir une fois encor d'un rire clair !

Goûtons profondément ce tiède jour suprême :
Emplissons nos poumons, nos yeux, notre âme même
Des souffles presque chauds, des cieux presque éclatants.

De longs mois nous n'aurons que ce souvenir tendre,
Ce crépuscule blond de l'été, pour attendre
Le jeune azur où point l'aurore du printemps !

HIVER

C'est la première nuit de froidure et de gel.
Toute ronde, en son plein,
Une lune laiteuse et dure luit au ciel,
Comme un bloc opalin.

Le sol, encore tiède hier, se refroidit
En touchant l'âpre éther ;
On dirait que le sang des choses se roidit
Sous la glace de l'air.

Il semble que le globe, à travers l'azur noir,
Se serre comme un cœur;
C'est plus profondément que la Terre, ce soir,
A la Lune pour sœur.

Oh ! comme les jardins sous ce vent contracté,
Là-bas, doivent souffrir !
Ce soir, toutes les fleurs qui restaient de l'été
Sont en train de mourir !

QUATRAINS

A LA FAÇON DES HAIKAI JAPONAIS

Un pétale tombé
Remonte à sa branche :
Ah ! c'est un papillon !

ARAKIDA MORITAKE (1472-1549).

Feu sous la cendre.
Maison sous la neige.
Minuit.

BUSON (1716-1783).

Un *haïkaï* est une poésie japonaise... un tableau en trois coups de brosse, une vignette, une esquisse, quelquefois une simple touche... C'est une secousse brève, une note dont les harmoniques expirent lentement en nous.

PAUL-LOUIS COUCHOUD
(*Les Lettres*, avril 1906).

I

SUR UN ARBRE NAIN DU JAPON

Massif, il semble grand dans son vieux pot de marbre ;
La leçon qu'il nous donne, exquise, est grande aussi :
Partout l'art, au Japon fabuleux comme ici,
C'est de faire tenir la forêt dans un arbre.

II

BOULEAUX

Nuit. Les blancs bouleaux, diffus
Parmi l'ombre verte et brune,
Semblent garder sur leurs fûts
Un éternel clair de lune...

III

BOUQUET

Les lilas du printemps, les roses de l'été,
Les colchiques d'automne avec les houx d'hiver :
Je t'offre l'idéal bouquet, un et divers,
Où chaque saison mit sa plus belle beauté.

IV

PEUPLIER

Juin... Mais si doux, si monotone
Chante au vent qui le fait briller
Le feuillage du peuplier,
Que déjà l'on dirait l'automne...

V

NOCTURNE

Dans l'ombre, harassée enfin, la Ville dort.
Mais, au-dessus, la nuit multiforme et mobile
Roule sans trêve en lourds nuages qu'elle tord :
Et l'on dirait le songe orageux de la Ville.

VI

LUNE D'APRÈS-MIDI

La lune à travers le feuillage
Se lève pâle, et peu à peu
Monte et flotte au ciel encor bleu,
Aussi légère qu'un nuage...

VII

OCTOBRE

Bientôt, parmi l'air pâle et frileux, un à un,
Les chrysanthèmes vont attrister leur parfum,
Et déjà, dans l'enclos, sous l'azur monotone,
Il pleure du soleil sur les roses d'automne...

VIII

REFLET

Le reflet de l'abat-jour rouge, au crépuscule,
Sur la vitre où le parc s'ébauche encore, éclôt
Dans le pâle gazon d'automne qui recule,
Comme un tardif et merveilleux coquelicot.

IX

CHÊNE

Seul parmi l'hiver nu des autres, tout en or,
Un grand chêne massif, là-bas, se dresse encor,
Comme si peu à peu, d'arbre en arbre effeuillé,
Tout l'automne s'était en lui réfugié.

X

CHIENS

Hiver. Le vent qui siffle, aigre, au trou des serrures.
La tiédeur de la chambre où flambe un feu de bois ;
Et soudain, par la porte ouverte à leurs abois,
Les bons chiens apportant le froid dans leurs fourrures.

XI

ODEUR

J'aime, aux matins glacés et purs des beaux décembres
Où, las enfin du feu, l'on ouvre la fenêtre,
Quand le froid comme un fleuve aérien pénètre,
L'odeur fine qu'a l'air du dehors dans les chambres.

XII

ET PUIS...

Et puis, quand d'un labeur ingrat et solitaire,
Ainsi, durant au plus quarante ou cinquante ans,
On aura bien écrit de pauvres mots chantants,
On s'en ira dormir à jamais sous la terre...



LA DOULEUR

FRATERNITÉ

La plaine, où les faneurs chantaient, a tu son bruit;
Et rien n'y reste plus, au vent furtif qui joue,
Que, baigné du silence où parfois il s'ébroue,
Un pâle cheval nu qui rêve dans la nuit.

Il est là, seul, mêlant sa forme vague et brève
A l'herbe d'où s'exhale un brouillard de fraîcheur;
L'air semble frissonner autour de sa blancheur;
Immobile, muet, écoutant l'ombre, il rêve...

Ah! quel rêve, pareil au rêve puéril
Que chaque homme ici-bas agite dans sa tête,
Quel rêve, en sa cervelle obscure d'humble bête,
Ce soir, sous le mystère immense, ébauche-t-il?

Quel rêve coutumier d'une vie où le maître,
L'homme brutal au fouet aveugle, serait doux,
Où, quand il vient, sa maigre échine prête aux coups
Ne tressaillirait plus d'avance? Ou bien peut-être,

Quels âges primitifs où sa race paissait,
Libre, des champs dorés d'une vierge lumière,
Évoque-t-il, là-bas, dans la plaine première?
Ou même encore, au fond de l'avenir, — qui sait? —

Quel naïf paradis voit-il, ample et sonore,
Où les chevaux lâchés dans de grands prés ouverts
Frapperaient du sabot des gazons toujours verts,
Sous l'éblouissement d'une immortelle aurore?

— Ah! si même il ne rêve, il désire, il attend,
Il appelle du moins sourdement quelque chose
Dont sans doute l'espoir hante son cœur morose,
Et le fait inquiet dans l'ombre et palpitant!

Hélas! toujours, partout, le souhait, l'espérance,
Toujours, partout, l'appel du bonheur merveilleux,
Le songe multiforme et crédule du mieux
Que fait sans se lasser l'éternelle souffrance!...

Ah! pauvre bête, loin ici de tout rieur,
Sous cette nuit qui porte une tendresse en elle,
Être proche où je sens une âme fraternelle,
Viens sans crainte, mon frère à peine inférieur,

Que je pose mon front sur ta tête asservie,
Que je mette mes bras à l'entour de ton cou,
Et touche d'un baiser que d'autres diront fou
Tes tièdes flancs où bat la même triste vie!

UN JOUR SIMPLE

Aujourd'hui, c'est un jour simple, et comme tant d'autres,
Un jour vague où se montre à peine le soleil,
Un jour de France, pâle, un peu terne, et pareil
Aux doux horizons gris et bas qui sont les nôtres.

Et sous le ciel confus, blanc ou blond tour à tour,
Selon que le soleil s'atténue ou persiste,
Je songe, par ce jour qui n'est ni gai ni triste,
Je songe, par ce jour banal, qui n'est qu'un jour :

Tandis que j'erre en paix au jardin solitaire
Où la ville voisine expire sa rumeur,
Partout en ce moment on crie, on pleure, on meurt,
A travers l'étendue immense de la Terre...

Oui, par ce jour voilé, qui n'est pas même bleu,
Qui n'insulte pas même à la détresse humaine,
Où nul poing révolté ne peut brandir sa haine
Vers l'azur d'où l'accable un impassible Dieu,

Par ce jour modéré, qui n'est pas non plus sombre,
Où rien ne semble, au ciel diaphane, peser
Sur l'homme en bas chétif et las, pour l'écraser,
Où le malheur ne peut pas même accuser l'ombre,

Par ce jour humblement quelconque en vérité,
On verse à flots le sang dans les lointaines Chines,
Des ouvriers sont broyés vifs par des machines,
Des forçats frissonnants rêvent de liberté.

Des navires perdus sur quelque mer déserte
Sombrent, les flancs ouverts par un obscur îlot,
Et c'est l'heure où, glacé, le dernier matelot
Coule et sent dans sa gorge entrer l'eau froide et verte.

Et des malades, seuls, sans gestes et sans voix,
Agonisent au fond des hôpitaux moroses,
Emportant à jamais sous leurs paupières closes
Ce même bref rayon de soleil que je vois...

Partout des cris, des pleurs, l'horreur, la peur, l'angoisse,
Partout le mal, partout la mort en ce moment;
Partout le vieux Destin qui tord distraitement
Les âmes et les corps comme un papier qu'on froisse.

Et peut-être, priant ou bégayant au sort
De pauvres mots naïfs de plainte et de reproche,
Il est en ce moment, dans la grand'ville proche,
Vingt mères à genoux devant leur enfant mort...

Et tout à coup je sens jusqu'en ma chair profonde,
Sous ce jour opalin qui m'effleure les cils,
Aboutir à mes nerfs désespérés les fils
De toute la douleur qui souffre dans le monde!

LA MORT

UNE FEUILLE MORTE

« Naître à une autre vie... »

Une feuille, du vieux platane solitaire,
Se détache, tournoie au vent, et sans peser
Tombe, et vient sur le sol humide se poser :
C'est la première fois qu'elle touche la terre !

Elle avait jusqu'ici vécu parmi le ciel,
Au bord des frissonnants et des libres abîmes
Où même par les jours d'Août, entre les cimes,
Le vent peuplé d'oiseaux coule torrentiel.

Elle ne connaissait que sa branche, et l'espace ;
De tout le monde immense elle ne savait rien
Que là-haut, gris ou bleu, le vide aérien,
Et vaguement, au pied du tronc, la plaine basse...

Elle a touché soudain le sol vaste et divers,
Le grand pays des blés, des gazons et des roses :
Elle va découvrir un autre ordre de choses;
Elle entre tout à coup dans un autre univers.

Elle connaîtra l'herbe où roule la rosée,
Où bourdonne et chatoie un infini vivant,
La glèbe tour à tour molle ou sèche, le vent
Qui de nouveau l'emporte aussitôt que posée;

Et lorsqu'enfin, ayant abattu son vol las
Sur ses sœurs que l'automne aura déjà couchées,
Par d'autres recouverte au milieu des jonchées,
Elle sera perdue, aveugle, en quelque tas,

Elle connaîtra l'ombre aux moiteurs souterraines
Où le tissu mouillé se défait lentement,
La tiédeur grasse où lève et bout un sourd ferment,
La germination patiente des graines,

Jusqu'à ce qu'au prochain Avril, de l'humus chaud
Qu'elle aura fécondé pour sa part, monte et sorte
A flots épais la sève impétueuse et forte,
Qui s'en ira nourrir d'autres feuilles, là-haut...

— O mon âme, sa sœur humaine, est-elle morte ?

UNE AUTRE FEUILLE

« Même si tout finit... »

J'erre dans le grand parc d'automne aux pâles marbres,
Et les feuilles, craquant sous mes pas d'un bruit sec,
Me murmurent le vers du vieux poète grec :
« O générations humaines ! feuilles d'arbres !... »

Celle-ci, cette feuille aux tons moirés de cuir
Que l'humidité gaufre et que la bise tanne,
Cette palme alourdie et rèche de platane
Qui ne peut même plus aux vents du soir s'enfuir,

Pourquoi naguère au nœud des tiges, large et forte,
Est-elle éclose, un jour des innombrables Mais?
La voici déjà vieille, et tombée à jamais
Dans la boue, à mes pieds, rigide, inerte, — morte.

Elle est morte, il est vrai, mais elle aura vécu!
Elle aura connu l'air, l'azur, l'ombre, la pluie,
La rosée irisant sa naissance éblouie,
Le vent parlant d'espace à son rêve exigu ;

Elle aura connu l'aube éveillant une à une
Les cimes, le matin doré comme l'espoir,
Et la beauté du jour, et la bonté du soir,
Et le grand sommeil bleu des branches sous la lune...

Même elle n'aura vu que de clairs horizons :
Plus heureuses que nous, les humbles feuilles, nées
Aux premières tiédeurs, aux premiers gels fanées,
Ne connaissent de l'an que les belles saisons.

Elle a vécu, quand elle aurait pu ne pas être!
Elle a participé, si brève, aux grands bois verts,
A l'été vaste, aux longs coteaux, — à l'univers :
Elle est morte, quand elle aurait pu ne pas naître!

Et maintenant, que voudrait-elle encor de plus?
Qu'a-t-elle à regretter? De quoi se plaindrait-elle?
Elle n'a pu rêver pourtant d'être immortelle,
Quand les chênes géants ont leurs troncs vermoulus!

Qu'elle retourne, simple et docile, à la terre,
Ayant reçu sa part du monde, et fait son temps;
Qu'elle prépare au pied de l'arbre le printemps,
Joyeuse encore d'être un peu du grand mystère!

Va, douce feuille, achève en paix ton destin prompt :
Fais du terreau, gonflé des sucs que tu recueilles,
Pour nourrir aux rameaux paternels d'autres feuilles
En qui ta forme et ta substance revivront!

LA PENSÉE

POURQUOI ?

L'orgue du vent captif, au fond des corridors,
Chante et gronde, et le vent déchaîné du dehors,
Dans l'ombre où quelque chien lugubre se lamente,
Hurle, en faisant bondir jusqu'aux cieux la tourmente.
Et nous sommes tous deux perdus, dans tout ce bruit...
Perdus, perdus, perdus, tous les deux, sous la nuit,
Dans cette maison basse au grand parc solitaire,
En ce coin de la France, en ce lieu de la Terre ;
Sur cette planète humble et chétive du chœur
D'astres que le soleil anime comme un cœur ;

Sur cette théorie immense et vagabonde,
Sur cette grappe en feu d'étoiles par le monde ;
En ce monde, lui-même indistinct à travers
Les mille millions de pareils univers
Qui peuplent au delà les cieux inaccessibles,
En ces réalités parmi tous les possibles !...
Perdus par cette nuit de tempête, au milieu
De ces bois, dans ce frêle abri, près de ce feu,
Sous cette ombre semblable à l'ombre originelle,
En cet instant, clin d'œil de la Face éternelle,
Perdus ainsi, tous deux, nous deux, toi près de moi,
Avec tels fronts, tels yeux, telles âmes... *Pourquoi ?*

Qui sait ?... Peut-être afin que, dans le cours des choses,
Ce vertige devant le mystère des causes
Fût éprouvé, ce soir précis, en cet endroit,
Par cet homme qui sent trembler un peu de froid
Sa main maigre à sa tempe, hélas ! bientôt ridée...
Peut-être justement afin que cette idée
Entre tant d'autres vînt à son esprit, ce soir,

Près de l'âtre où l'hiver prochain l'a fait asseoir,
Dans cette maison triste où le vent tonne et pleure...
Peut-être fallait-il qu'ici même, à cette heure,
A ce point de l'espace, à ce moment du temps,
A cette croix que font leurs infinis flottants
En coupant tout à coup leur route dispersée,
Cette pensée entre mille autres fût pensée,
Pour que tout l'ordre universel s'accrût demain
Des effets qu'en faisant rêver un front humain
Cette pensée y va propager elle-même,
Et pût se dérouler selon sa loi suprême ;
Peut-être qu'aujourd'hui fatal, ce songe obscur
Se trouvait nécessaire aussi pour le futur ;
Et que le mouvement, le rythme, au gré des signes,
De ma plume écrivant sur le papier ces lignes,
Cet humble geste où tout un passé vient finir,
Contribue à créer ailleurs un avenir,
Et va participer en des sphères profondes
Au rythme unique, au geste unanime des mondes !

LE RÊVE

EXTASE

Un ciel d'or et de miel, un ciel ambroisien!
Calme du soir! L'azur jaunit entre les arbres...
A peine au bord du fleuve aboie un vague chien;
Le parc heureux endort ses bassins et ses marbres.

A peine aboie un chien perdu... Calme du soir!
Dans mon âme la joie et le silence règnent.
Les cimes, sur l'azur se profilant en noir,
Dans quelle paix limpide et sublime elles baignent!

Les taillis bourdonnants ont cessé leur rumeur.
Une branche arrondie, au ciel, fait comme une arche,
Comme un arc de triomphe au lent soleil qui meurt;
Un suprême rayon s'éteint de marche en marche.

O vertige! Ce soir tout est plus grand, plus beau :
Tout paraît se passer dans une autre existence...
Des bruits lointains, glissant plus sonores sur l'eau,
Semblent des souvenirs nimbés par la distance.

... O lumière d'un crépuscule élyséen!
Sous une vigne où luit un reflet de rosée,
Tranquille, un blanc fronton évoque un temple ancien :
La vie au fond du temps recule éternisée...

Un soir d'or et de miel, un soir ambroisien!



LE SECRET

Nous ne pourrons jamais dire toute notre âme :
Le monde hostile fait trop de bruit autour d'elle.
Toujours un rien, un rire, un pas, un frisson d'aile
Distrait l'attention que son aveu réclame.

Ah ! pour que d'elle, un jour, enfin monte et s'élance
Le chant essentiel où tiendrait son mystère,
Dans l'air tumultueux et changeant de la terre
Il faudrait d'éternels abîmes de silence...

TABLE

Pages.

INTERMEZZO

CARNAVAL

(Variations sur le Carnaval de Schumann, op. 9.)

DEUXIÈME LIVRE

UNE AME D'AUJOURD'HUI

TOURS, IMPRIMERIE DESLIS FRÈRES, 6, RUE GAMBETTA.

